Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

I

31

BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

810 C

POÈTES FRANÇAIS,

OU

CHOIX DE POÉSIES

DES AUTEURS

DU SECOND ET DU TROISIÈME ORDRE,

DES XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES,

Avec des Notices sur chacun de ces Auteurs;

PAR J.-B.-J. CHAMPAGNAC.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

PQ
1165
C45
t6

793649

V

POÈTES FRANÇAIS.

MALFILATRE.

Jacques-Charles-Louis de Clinchamp de Malfilâtre, né à Saint-Jean-de-Caen, le 8 octobre 1733, mort à Paris, dans l'indigence, le 6 mars 1767, a laissé quelques essais poétiques qui seront toujours estimés des amateurs de beaux vers. On admire dans son charmant poème de *Narcisse*, un heureux choix d'expressions, de figures et d'images, un sentiment exquis de l'harmonie, du langage et de ce qu'on appelle la phrase poétique, et des détails ingénieux et pleins de grâce. Il est fâcheux que la contexture de l'ouvrage ne réponde pas au style. Les odes de Malfilâtre, dont quelques-unes furent couronnées par les académies de Rouen et de Caen, se font remarquer par une verve toujours harmonieuse, et par des strophes d'une grande beauté.

TIRÉSIAS

Raconte ses Aventures à Vénus.

« Depuis le jour où, témoin de vos charmes,
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,
De la beauté vous accordant le prix,
Força Junon de vous rendre les armes,
Junon piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de son dépit jaloux;

Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,
Puisqu'elle est femme, et qu'elle est immortelle,
Souffrez ce mot, sans montrer de courroux.
Moi, qui du sien devrois me croire indigne,
J'en suis aussi l'objet infortuné,
Et mon exemple est une preuve insigne
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
Or, si ce cœur nous unit dans sa haine,
Dès lors, Vénus, elle voit avec peine,
Nos citoyens, enfants de votre choix :
Ils sont à vous, et vivent sous mes lois,
C'en est assez, la commune ennemie,
Renversant l'île encor mal affermie,
Veut de nous deux se venger à la fois.

« Elle est puissante, et les bords du Scamandre,
Beaux lieux, changés en un séjour d'horreur,
Ces tours, qu'en vain vous voulûtes défendre,
Cet Ilion, dont fume encor la cendre,
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.
Cette fureur aujourd'hui se ranime,
Mais sans éclat, et cherchant sourdement
A nous creuser un invisible abîme,
Avec plus d'art, agit plus sûrement.
Ce couple aimable en sera l'instrument;
Il en sera la première victime,
Si le destin n'en ordonne autrement :
Car le destin, par son vouloir suprême,

Peut rendre vain ce qu'elle a résolu ;
Mais je crains bien que ce maître absolu,
Dans ses projets ne la serve lui-même.
Tendres amants, tout me présage assez
Qu'il doit vous perdre ; et mes malheurs passés
De vos malheurs sont l'image et l'emblême.
Pour me porter les plus sensibles coups,
On me poursuit aussi dans ce que j'aime,
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.
On vous punit, et je suis le coupable !
Eh quoi ! Junon ne se contente pas
De tous les maux dont sa rage implacable
A jusqu'ici frappé Tirésias !
Je l'offensai ; mais des traits d'imprudence,
Dignes, au plus, d'un châtiment léger,
Méritoient-ils cet excès de vengeance ?
Daignez, Vénus, m'entendre et me juger.

« Sorti des murs, qu'aux accents de sa lyre
Un fils des dieux, architecte nouveau,
Près de l'Euripe autrefois sut construire,
Sacrés remparts qui furent mon berceau,
Je voyageois curieux de m'instruire,
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans,
L'esprit, les mœurs des peuples différents.
Je parcourois ces îles renommées
Que voit la Grèce à l'orient semées,
Et dont le cercle environne Délos.

Une tempête, un dieu plutôt m'égare
Près de l'Asie, au sein des vastes flots
Rendus fameux par la chute d'Icare ;
Et le destin me conduit à Samos.
Que n'ai-je, ô ciel ! péri dans cet orage !
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

« Ce fut, déesse, en ce triste séjour,
Que de Junon j'excitai la colère.
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour
Deux grands serpents qui, près d'une onde claire,
Gardoient ses bords et les bois d'alentour.
L'amour s'apprête à les unir ensemble.
Mais quel amour ! à la haine il ressemble.
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant sembloient se menacer.
Entre les dents dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le désir ;
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyants.
Mais tout à coup ils sifflent et s'embrassent,
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans les replis de leurs corps ondoyants.
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille,
Varie au gré de ces longs mouvements,
Et mon œil voit, dans leurs embrassements

D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
Telle est l'Iris, quand un nuage obscur,
Chargé de pluie, altéré de lumière,
Boit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or, et la pourpre et l'azur.

« Un javelot (sans en prévoir l'usage,
Dans une main j'avois deux javelots)
Lancé d'abord sur ce couple sauvage,
De leur sang noir, qui couloit à ruisseaux,
Teignit près d'eux les herbes et les eaux.
Blessés tous deux, tous deux avec courage
Dressent la tête, et recourbent de rage
Leur queue immense, en cercles redoublés,
Puis, jusqu'à moi s'allongent, se déploient
D'un saut agile, et devant eux m'envoient
Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
De l'autre dard j'arrête leur furie,
Et par mon bras, malgré leur force unie,
Le double monstre, à la fois combattu,
Dans la poussière, à la fois abattu,
Laisse à mes pieds sa colère et sa vie.

« Ils expiroient. Une voix dans les airs,
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,
S'ouvre un passage, et me glace de crainte :
« Ah! malheureux! près d'une source sainte,
« Et sur des bords à Junon consacrés,

« Oses-tu bien, dans tes fureurs impies,
« De ce lieu même attaquer les génies,
« Ces demi-dieux à Samos adorés?...
« Tremble... frémis. Junon qui les protège
« Saura punir ce forfait sacrilége.
« Ta cruauté, sans respecter leurs feux,
« Les a privés des plaisirs amoureux;
« Bientôt toi-même, avec plus de justice,
« Eprouveras un semblable supplice,
« Et tu verras tes élèves un jour,
« Ainsi que toi, l'éprouver à leur tour. »
Ah! j'ai rempli de l'oracle funeste
Une partie; ils rempliront le reste.

« Je n'avois pas, en ce temps fortuné,
Ce front bruni, de rides sillonné,
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse
Que tous les jours argente la vieillesse.
Que mon bel âge a fui d'un vol léger!
Que promptement, dans son cours passager,
Chacun de nous touche au soir de la vie!
Le temps cruel et sa faux ennemie
N'approchent point de l'Olympe immortel,
Et les dieux seuls ont un jour éternel.

« Avant le temps de mes longues disgrâces,
Jadis en moi se trouvoient réunis
Les doux attraits, la jeunesse, les grâces

Et de Narcisse et de votre Adonis :
Aussi les cœurs voloient tous sur mes traces.
Mille beautés, dignes de m'enflâmer,
Avoient cherché vainement à me plaire :
Dans les forêts, errant et solitaire,
Je me cachois, et je craignois d'aimer.
Je vis Irêne, et mon fier caractère,
A son aspect, se sentit désarmer.
Aimable Irêne! objet si plein de charmes!
Victime, hélas! de tes feux trop constants,
Fille trop tendre! après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

« Devant les dieux je reçus son serment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment
Si cher pour moi, si cher pour elle-même :
Nous avancions vers le bonheur suprême :
Ma bouche avoit des baisers précurseurs
Cueilli déjà les premières douceurs;
Mais, ô prodige! ô soudaine disgrâce!
Dans tous mes sens émus par le désir,
Et qu'animoit l'approche du plaisir,
Un froid mortel se répand et les glace :
J'en perds l'usage..... ou plutôt..... quel affront!
Je perds..... La honte est encor sur mon front.
O chère épouse! en quel moment étrange,
Et par quel trait, inouï jusqu'alors,
Cette Junon me surprend et se venge!

Entre tes bras, la cruelle me change
En jeune nymphe, et trompe mes transports :
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi; mais du moins, ô Vénus!
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :
Elle renaît; et moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas je disparus
A mes regards, comme aux regards d'Irène;
Et mon amante étonnée, incertaine,
En moi me cherche et ne me trouve plus.
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime,
« S'écria-t-elle; ainsi, foibles humains,
« A peine il met le bonheur dans vos mains,
« Que devant vous il entr'ouvre un abîme,
« Où vous voyez fondre et s'évanouir
« Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.
« Toi, qu'il détruit, je vois de cet outrage,
« De ce néant s'indigner ton courage;
« Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
« Mais à ta main si je ne puis prétendre,
« J'attends de toi l'amitié la plus tendre;
« C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
« Aucun amant m'engage sous sa loi.
« Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,
« Et ta mémoire aura toujours ma foi. »

« Je fus sensible à cet amour fidèle,
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.
Eh ! que pouvois-je en cet état nouveau !
Elle avoit vu dans la nuit éternelle
De mes désirs s'éteindre le flambeau :
J'étois vivant, et j'étois au tombeau.

« D'Irêne, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnois mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin, j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmants, ces lieux qui m'ont vu naître,
Et que l'Ismène arrose dans son cours :
Comment alors pouvois-je y reparoître ?

« Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'Irêne une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupoit sa pensée,
Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, foiblement endormie,
Se réveilloit de moment en moment,
Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnoit des pleurs à son amant.

« J'étois bien loin de partager sa flâme.
Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son âme;
Le sexe ment : le tendre amour réclame

De ces beaux cœurs au moins une moitié :
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse;
Acis m'aimoit, Acis savoit aimer :
Je fus discrète, et ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste maîtresse
Un feu nouveau qui devoit l'alarmer.
Mais j'ignorois que le trait qui nous blesse,
Ne peut en nous toujours se renfermer;
Et qu'il n'est point de si secret mystère,
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,
Qu'au nom d'Acis on voyoit sur mon front,
A mon silence, à mon air de contrainte,
Irène apprit mon penchant et ma feinte.

« Pardonne, Irène. A mon cœur, comme au tien,
Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,
Qui, malgré nous, de nous-mêmes dispose.
Athénaïs (ce nom étoit le mien
Depuis le jour de ma métamorphose),
Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,
Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
Que diras-tu? De quelle jalousie
Ton âme, hélas! sera-t-elle saisie,
Lorsque, malgré tes regrets et tes cris,
Mon jeune amant, aux autels d'hyménée
Me conduira, de guirlandes ornée,
Comme on me vit t'y conduire jadis?

« Elle arriva, cette grande journée.
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,
Où, dans les bras d'Irène consternée
Tirésias devint Athénaïs.
Vous le dirai-je ? En un moment semblable,
Quand mon époux à peine est dans mes bras,
Quand au plaisir tout paroît favorable,
Par un retour que je n'attendois pas,
Athénaïs devint Tirésias.
Ainsi, deux fois la déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de Tantale;
Ainsi, le sang des serpents amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux,
Du double sexe en moi tromper les feux,
Unir en moi le différent supplice
Que dut jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment auroit dû lui suffire.
Acis gémit. De ses bras caressants,
Les yeux baissés, honteux, je me retire,
Et lui remets son cœur et ses présents.

« Je le quittai, pour voler chez Irène.
Enfin, disois-je, à moi-même rendu,
Je vais encore la faire souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a long-temps perdu.
Flatteuse idée, espérance trop vaine !
J'entre..... la Parque alloit trancher son sort,

Et m'attendoit pour cette horrible scène.
« Irêne !..... ô dieux ! criai-je avec transport,
« Vois ton amant que le ciel te ramène,
« Entends ma voix »..... Elle fait un effort,
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,
Me reconnoît..... Un doux rayon de joie
Sur son visage, où régnoit la pâleur,
Fait un moment renaître la couleur.
« Seroit-ce toi ? Que faut-il que j'en croie ?
« Se peut-il bien qu'enfin je te revoie ?
« Mais dans quel temps ? Ah ! je n'ai pu souffrir
« Ton autre hymen ; ma tendresse jalouse
« M'a consumée..... Adieu, je vais mourir,
« Heureuse au moins de mourir ton épouse !
« Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,
« Trop cher époux, vivre en ton souvenir !
« Puissé-je ! »..... Alors elle perd la lumière.
Hélas ! en vain, la serrant dans mes bras,
Je la voulois disputer au trépas ;
Il me fallut lui fermer la paupière,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son âme et son dernier soupir.

« Dès cet instant, pardonnez, ô déesse !
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :
Dès lors, mon cœur, flétri par la tristesse,
A vos plaisirs se ferma sans retour.

Si mon image a dans le sein d'Irène
Régné jadis jusqu'à son dernier jour,
Je veux moi-même occupé de la sienne,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

« Je voulois fuir une île que j'abhorre;
Mais le destin qui fit tous mes malheurs,
De ces premiers peu satisfait encore,
M'y préparoit de nouvelles douleurs.

« C'est à Samos que Junon prit naissance;
C'est à Samos, séjour de son enfance,
Que de son frère elle fit son époux.
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre
Lui sert d'asile, en ces moments jaloux
Où, pour un temps, la déesse en courroux
Renonce au lit du maître du tonnerre.
Souvent aussi Jupiter suit ses pas;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect, son cœur se renouvelle,
Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas;
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu nous rappelle;
Mais quelquefois elle vient s'y cacher,
Respirer seule et jouir d'elle-même:
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher
La liberté, qui fuit le rang suprême;

De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis, avec son diadême;
Elle y vient rire; on rit peu dans les cieux.
Je la plaindrois, je plaindrois tous les dieux
D'être immortels, si ces dieux qu'on révère
Devoient traîner leur triste éternité
Sans dépouiller la majesté sévère,
Si, pour l'honneur de la divinité,
Ils ne pouvoient briser la chaîne austère
De la contrainte et de la dignité.
Junon commande à la nature entière,
Je le confesse, et pour ce cœur si fier
Il est flatteur de marcher la première
Parmi les dieux, et près de Jupiter.
Il faut pourtant à cette reine altière
D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchants.
Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie;
Et Junon trouve en cette île fleurie
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

« Elle y parut, alors que toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottants,
Déjà ma voile emprisonnoit les vents.
J'allois partir; mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, et près de son époux,
Dans un salon de fleurs et de verdure,
Orné des mains de la simple nature,
Je viens, je tombe à leurs sacrés genoux.

De l'univers je contemple les maîtres.
Ils étoient seuls; car les dieux de leur cour
Étoient restés au céleste séjour;
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,
Par Jupiter enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar et d'amour,
L'avoient quitté, pour suivre sous les hêtres
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne, et le fils de Saturne
Avoit aussi, sur la fin du repas,
Pressé Junon, et volé dans ses bras.
Tout l'annonçoit! on remarquoit une urne
Sur le gazon, renversée auprès d'eux,
Et cent cristaux qui, brisés dans leurs jeux,
Témoins récens d'une gaîté folâtre,
Du grand combat, parsemoient le théâtre.

« Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouissoient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuse et satisfaite :
Calme enchanteur, tranquillité parfaite,
Pure, sans trouble et sans égarement.
Ils raisonnoient, ils demandoient comment
L'enfant Amour, qui paroît si paisible,
Porte en nos sens ce tumulte terrible,
Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'Aquilon de son souffle invincible
Le bouleverse impétueusement.

Ils demandoient si sa flamme invisible
Sur chaque sexe agit également,
Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs, dans un tendre moment.
Junon disoit : Faut-il qu'on délibère?
Ne sait-on pas qu'en ces instants si doux,
L'homme plus vif est plus flatté que nous?
Mais Jupiter prétendoit le contraire.
C'est aux experts d'expliquer ce mystère;
Mais des experts, en est-il sur ce point?
L'expérience, en ce cas nécessaire,
Qui peut l'avoir? Eh! Cypris ne l'a point;
Cypris pourtant du plaisir est la mère. »

A ce propos la déesse sourit,
Et le vieillard en ces termes reprit :

« On me fit juge, en cette conjoncture;
J'étois fameux; et ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus,
A Jupiter donnoit droit de conclure
Que je pouvois, instruit sur la nature,
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus,
Développer cette matière obscure.
Il ne savoit mes destins qu'à demi,
Et je le crois; sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,

Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs Junon mieux informée,
Puisqu'en secret elle en étoit l'auteur,
A son époux loin d'ôter son erreur,
Accréditoit ma fausse renommée;
Elle rioit, et jouissoit tout bas
De sa malice et de mon embarras,
Combloit mes maux, qui furent son ouvrage,
En y joignant et l'insulte et l'outrage,
Et m'honoroit, pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paroissant m'applaudir,
Par un discours, que le dieu crut sincère,
Sut m'accabler d'une ironie amère :
« Vous, qui rendez les dieux même jaloux!
« Pour qui le sort, de ses dons moins avare,
« A réuni, par un accord si rare,
« Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,
« De ces plaisirs quelle est la différence?
« Lequel vous semble et plus vif et plus doux?
« Une dispute, élevée entre nous
« Sur ce problême, attendoit la sentence
« D'un connoisseur, d'un juge tel que vous.
« Des rois du ciel éclairez l'ignorance.
« Le monde entier qui vantoit votre nom,
« Des dieux encor vous nommera l'arbitre.
« A ce bienfait, reconnoissez Junon;
« Vous lui devrez ce respectable titre. »

« Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais, malgré moi, malgré ma honte extrême,
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
Et j'avoûrai que, par vanité même,
Je fus sensible à cet honneur suprême :
Vanité folle! honneur trop dangereux!
Sur cette mer insensé qui s'expose!
Ah! croyez-moi, ne jugeons pas la cause
De deux époux, surtout quand ils sont dieux.

« Mon jugement à Junon fut contraire.
J'avois connu les différens désirs;
A leur ardeur mesurant les plaisirs,
Je satisfis, ou je crus satisfaire
Et ma vengeance, et l'équité sévère.
Junon perdit. Par de très-grands éclats
Elle annonça sa fureur vengeresse.
Le dieu sourit. « Ah! ne triomphez pas,
« Dit aussitôt la terrible déesse;
« Sachez enfin que ce Tirésias
« A, sans jouir, consumé sa jeunesse;
« Que les plaisirs appelés tous les jours,
« Quoiqu'il se flatte, et trompe sans scrupule,
« En ce moment, Jupiter trop crédule,
« Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds,
« Et n'ont jamais couronné ses amours;
« Que des plaisirs ce juge ridicule

« Est un aveugle..... et le sera toujours. »
En prononçant cet arrêt formidable,
Junon me jette un regard furieux,
S'elance à moi, fait deux fois sur mes yeux
Tomber le poids de sa main redoutable,
Pour me ravir la lumière des cieux.
Sans doute alors, par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé sans retour :
Grâces du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.
Sa main sur l'autre heureusement trompée,
De la prunelle obliquement frappée,
Légèrement effleura le contour.

« Tremblant encor, je cherche une onde pure,
Pour y laver ma sanglante blessure.
Mais admirez cette fatalité,
Qui pas à pas me suit dès ma naissance;
De mon étoile admirez l'influence,
Et les effets de sa malignité.

« Minerve seule à Samos descendue,
Avoit du ciel suivi les souverains;
Mais du dieu Pan, des Faunes, des Sylvains
Elle évitoit l'indécente cohue.
Hélas! Vénus, le bord des mêmes eaux
Où je courois pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,

Lorsque sans voile, et la jambe étendue,
Demi-plongée, elle entroit dans les flots.
Elle me voit, et d'une main modeste
Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace, et murmure tout bas
Des mots secrets dont le charme funeste,
Quand j'approchois, fixe et retient mes pas,
Et pour toujours ferme l'œil qui me reste.
« Adieu, dit-elle, en s'éloignant de moi,
« Le bel enfant qui fera tes délices,
« Seroit heureux, si quelques dieux propices
« Daignoient le rendre aveugle comme toi. »

INVOCATION A VÉNUS.

Imitation de Lucrèce.

Et toi, Vénus, qui présides sans cesse
A tous les pas de tes chastes enfants,
Qui les unis sans témoins, sans promesse,
(Précautions dont ces heureux amants
N'ont pas besoin pour demeurer constants),
Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
Descends, allume, et rallume leurs feux,
Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,

Applaudis-toi, contemple ton ouvrage :
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage :
Vois cette scène, et ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,
Et du bonheur une plus vive image?
Où cependant, où ne portes-tu pas
Et le bonheur et l'innocente joie?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie;
La paix te suit, les flots séditieux,
Quand tu parois, retombent et s'apaisent,
L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect, la Nature est émue;
En rugissant, le lion te salue;
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs;
L'oiseau léger te chante dans la nue;
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, et l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes;
Et sous tes traits, sous tes brûlants éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers,

C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers.

L'Olympe même éprouve ta puissance,
Et Jupiter..... Mais que dis-je? et pourquoi
Parlé-je ici de ton empire immense?
Mon zèle ardent m'emportoit malgré moi:
Foible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence
Est de sentir, de te suivre en silence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les sons de ma lyre;
Je la suspends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel.

Transporte-moi parmi tes insulaires,
Égare-moi dans les réduits secrets,
De leurs vallons, de leurs sombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangères,
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amants vrais, ces maîtresses sincères:
J'irai chez vous, paisibles solitaires,
Jouir des biens qui vous sont destinés;
A votre suite, ô Nymphes bocagères!
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de roses couronnés,
M'associer à vos danses légères.

LES DEUX SERPENTS,

Imitation de Virgile.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle; l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,

Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce, des traits d'une langue assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trève :
Sa voix, perdue en longs mugissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourments.
Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles [1].

[1] Ce fragment et les deux précédens sont tirés du poème de Narcisse.

ODE.

Le Soleil fixe au milieu des Planètes.

L'HOMME a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi;
Pour moi seul le Soleil se lève,
Pour moi seul le Soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers [1].

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, foibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus,
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paroît, et n'est plus.

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!

[1] Système de Ptolémée.

Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux ?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu, quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix !
Où suis-je ? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois ?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers ;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers [1].

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète

[1] Système de Copernic.

Par d'imperceptibles ressorts?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants;
Sans cesse, une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus:
Ainsi, dans les bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'Ether.

Cui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présents.

A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sur les signes inclinée,
La Terre promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu !
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits :
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés de vapeurs sombres,
Toujours errants parmi les ombres,

Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la divinité.

AUTRE.

Le prophète Élie enlevé aux Cieux.

Cùmque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi igniei diviserunt utrumque: et ascendit Elias per turbinem in cœlum.

Reg., *lib.* IV, *cap.* II, *v.* I.

« Comme ils continuoient leur chemin et qu'ils marchoient en s'entretenant ensemble, un char de feu et des chevaux enflammés les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre; et Elie s'éleva dans les cieux au milieu d'un tourbillon ardent. »

Quel cercle éclatant m'environne!
D'où part ce déluge d'éclairs?
Quelle source de feu bouillonne,
Et soudain embrase les airs!
Plus prompts que les traits du tonnerre,
Des coursiers fondent sur la terre,
Et bondissent parmi les feux.
Où tend ce tourbillon rapide,
Et quel conducteur intrépide
Vole sur un char lumineux?

Est-ce toi qui viens, Dieu suprême,
Remplir le monde de terreur ?
Veux-tu le dévorer toi-même
Par le souffle de ta fureur ?
Est-il venu, ce jour de crainte,
Ce jour où ta majesté sainte
Doit prononcer ses jugements,
Et sur une nue enflammée
Parcourir la terre alarmée
Au bruit de la foudre et des vents ?

Elisée, ah ! c'est ton saint maître.
O regrets ! ô cris superflus !
Il fuit, il vient de disparoître.
Hélas ! tu ne le verras plus !
Oui ; c'est lui, douleur immortelle !
C'est mon guide ; en vain je l'appelle,
En pleurant je lui tends les bras ;
Mais à mes yeux il se dérobe,
Et déjà vers un autre globe
Il s'élance, et ne m'entend pas.

Qui consolera ma patrie
De cet événement cruel ?
Quel mur contre l'idolâtrie
S'élèvera dans Israël ?
Peuple, accablé de ta tristesse,
Tu n'as plus celui qui sans cesse

Brûloit de zèle pour ta loi.
De ton char il tenoit les rênes,
Et de tes tribus incertaines,
Lui seul affermissoit la foi.

Je l'ai vu rendre ses oracles,
Libre et vrai dans tous ses discours.
De la nature, sans obstacles,
Je l'ai vu suspendre le cours.
Aux ordres de sa voix puissante
Sur nous la nue obéissante
Retenoit ou versoit ses eaux.
Par des prodiges manifestes,
Il fit tomber les feux célestes,
Ouvrit ou ferma les tombeaux.

Ses merveilles nous étonnèrent.
C'en est fait, il n'est plus pour nous;
Et les cieux qui nous le donnèrent,
De ce grand homme sont jaloux.
Leur vaste sein s'ouvre et l'embrasse.
Ah! que ne puis-je sur sa trace,
Voler dans ce lieu fortuné!
O vous qui m'aimiez, ô mon père!
Pourquoi, sur ce triste hémisphère,
M'avez-vous donc abandonné?

Arrête, serviteur fidèle,
Les pleurs qui coulent de tes yeux:

De son esprit et de son zèle
Tu reçois les dons précieux.
Succède à ce ministre sage :
Mais, hélas ! que de jours d'orage
Naîtront pour toi de cet honneur !
De ton maître l'illustre vie
Fut sur le point d'être ravie
Par les ennemis du Seigneur.

Grand Dieu ! ton équité répare
Les outrages que tu permis.
Périsse la reine barbare
Qui fait la guerre à tes amis ;
Dieu vengeur qu'elle persécute,
Apprends aux hommes par sa chute
A ne pas braver l'Eternel.
Effrayés de son sort funeste,
Ils diront : Voilà ce qui reste
De l'orgueilleuse Jézabel.

Loin de cette femme implacable,
Jouissez d'un destin plus doux ;
Prophète, le bras qui l'accable
Prodigue ses bienfaits sur vous.
Conduit par de brillantes routes,
Au-dessus des célestes voûtes,
Attendez le temps limité.
Pour nous alors, ange propice,

Vous viendrez fléchir la justice
Du souverain juge irrité.

ALLUSION.

Du Très-Haut sublime interprète,
Vous n'avez point connu la mort :
Avec vous nul autre prophète
N'a partagé cet heureux sort.
L'instant qui nous donne la vie,
Dans notre âme au corps asservie,
De la mort imprime le sceau.
Tu n'as point connu nos ténèbres,
O Vierge ! et les ombres funèbres
N'ont point entouré ton berceau.

AUTRE.

La Prise du fort Saint-Philippe.

Du haut de son trône immobile,
Au-dessus des temps et des airs,
Dieu voit sous lui, d'un œil tranquille,
Rouler tous les globes divers.
Il parle, et soudain, sur leurs ailes,
Ses anges, ministres fidèles,
Portent la mort et la terreur,
Lorsque sur la sphère où nous sommes,
Pour punir les enfants des hommes,
Il veut envoyer sa fureur.

Tel est ce monarque suprême,
En qui le dieu de majesté
Prit plaisir à graver lui-même
Les traits de sa divinité.
Du Très-Haut image visible,
Louis apprend, d'un front paisible,
De ses voisins les vains complots:
Forcé de leur faire la guerre,
Il a déjà mis son tonnerre
Entre les mains de ses héros.

Ils volent avec assurance,
Sous les drapeaux de Richelieu:
Il sera l'ange de la France
Comme Louis en est le dieu.
Allez, troupe illustre et chérie,
Venger l'honneur de ma patrie,
Sous les auspices de mon roi;
Il enchaînera la fortune
Sur les campagnes de Neptune
Comme aux plaines de Fontenoi.

Un peuple inquiet et parjure
Se rit des traités les plus saints;
A travers son intrigue obscure,
On voit l'orgueil de ses desseins:
Peuple fier, du sein de tes ondes,
Tu prétends régir les deux mondes,

Et seul dominer sur les mers :
Dragon superbe, la tempête
Bientôt écrasera ta tête,
Que couronnent les flots amers.

Tu n'as point appris à connoître
Dès long-temps, quels sont les Français.
Tu veux encor faire renaître,
Et tes malheurs et leurs succès.
Insensé !.... Mais, dans leur enceinte,
Tes îles, frémissant de crainte,
Plaindront tes horribles tourments,
Quand abattu sur ton rivage,
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflements.

Déjà dans Minorque alarmée,
Nos légions jettent l'effroi,
Et c'est par là que notre armée
S'avancera jusques à toi.
Lorsqu'elle entre dans la carrière
Par cette puissante barrière,
En vain tu voudrois l'arrêter :
Elle va, malgré mille obstacles,
Y préluder par des miracles,
Aux coups qu'elle doit te porter.

Quel est ce roc inaccessible,
Pareil aux antiques géants,

Qui presse de son poids horrible,
Le séjour des mânes tremblants?
Sur son front le tonnerre gronde;
De sa bouche énorme et profonde,
Il vomit des torrents de feux;
Mais, en l'attaquant, nos Alcides
Bravent tous les traits homicides,
Que ses cent bras lancent sur eux.

De toutes parts, pour sa défense,
La mer enfante des vaisseaux;
Et tels qu'une forêt immense,
Leurs mâts s'élèvent sur les eaux.
Byng combat, il cède, il soupire,
Et des mers nous laissant l'empire,
Dans Albion fuit en courroux.
Richelieu, le fort, presque en poudre,
Se soumet et suspend ta foudre!...
C'en est fait, Minorque est à nous.

Par des louanges immortelles
Chantons l'arbitre des combats,
Qui, selon les lois éternelles,
Ebranle ou soutient les Etats.
Dans un amas d'armes fragiles
Et dans des vaisseaux inutiles
L'Anglais a mis tout son appui:
Louis le met en ta justice;

Il veille sur nous, Dieu propice :
Daigne à jamais veiller sur lui.

ALLUSION.

O Vierge! c'est à la victoire
Que je consacre ces accents;
Reçois du séjour de la gloire,
Mes hommages et mon encens.
Richelieu, ce foudre de guerre,
A de la superbe Angleterre
Forcé le rempart le plus fier.
Le cœur auguste de Marie
A triomphé de la furie
Et des puissances de l'enfer.

AUTRE.

Louis le Bien-Aimé sauvé de la mort.

Vers nous, au milieu d'un orage,
Quel démon s'avance en fureur?
Dans ses flancs, un épais nuage
L'apporte, et recule d'horreur.
Il voit des lis l'heureux empire;
Il voit, il s'arrête, il soupire;
Sa voix éclate dans les airs;
Et pénétrant les voûtes sombres,
Ces mots portés au sein des ombres,
Font mugir le fond des enfers :

« Des nations, superbe reine,
« Fatal objet de mon courroux,
« Braveras-tu toujours la haine
« Et les traits d'un démon jaloux?
« O France! ô nom que je déteste!
« Depuis ta naissance funeste,
« Je te poursuis pour t'accabler;
« Et par le temps même affermie,
« Tu ris de la main ennemie
« Qui te frappe sans t'ébranler.

« En vain donc je souffle la guerre
« Contre toi, contre ta grandeur!
« Les vains projets de l'Angleterre
« Ne font qu'augmenter ta splendeur!
« Les traits que ma fureur te lance,
« L'ange qui veille à ta défense,
« Sur moi les fait retomber tous.
« Tremble, c'en est fait, un barbare
« Me venge enfin, et te prépare
« Le plus terrible de mes coups. »

Il dit : mille vapeurs funèbres
Redoublent l'horreur de la nuit :
Dans le silence des ténèbres,
Un monstre marche, un glaive luit.
Mais quel bruit! la voix du tonnerre
Ebranle les cieux et la terre;

La nature en pâlit d'effroi.
Un bras..... le coup part, le sang coule,
On s'écrie, on accourt en foule.
Hélas ! c'est le sang de mon roi !

O Dieu ! cette tête chérie
Penche déjà vers le cercueil.
Je t'entends, ma triste patrie;
Quels cris touchans ! quel vaste deuil !
Prosternée au pied de ce trône
Que l'ombre mortelle environne,
Tes larmes inondent ton sein;
Tu trembles pour les jours d'un père,
Et tu frémis d'être la mère
De son exécrable assassin.

O vengeance ! ô forfait atroce !
Quoi donc, tes sacriléges mains
Ont pu frapper, monstre féroce,
Le plus aimable des humains !
Que pour punir ta barbarie,
La plus implacable furie
Invente un supplice nouveau,
Et que tout le feu de la foudre
Brûle, écrase, réduise en poudre
Le toit qui te vit au berceau !

Pourquoi ces nouvelles alarmes ?

Quoi ! cher prince !... hélas ! il n'est plus,
Quel coup !... On se tait..... plus de larmes.
Tous sont consternés, abattus.
Mais, rompant ce morne silence,
La renommée et l'espérance
Ont fendu l'air d'un vol léger.
Renais, peuple sensible et tendre,
Déjà l'écho te fait entendre
Que ton roi n'est plus en danger.

Il vit. France, bannis ta crainte.
Il vit. Ton ange protecteur
Descend de la céleste enceinte,
Et vient confirmer ton bonheur.
Ange heureux, tu nous rends la vie !
Tu terrasses l'affreux génie,
Et son œil farouche en rougit.
Le cruel, d'une dent sauvage,
Mord sa chaîne, écume de rage,
Regarde Louis et rugit.

Qu'il vive, ce roi qu'on adore !
Le péril dont il sort vainqueur
Nous l'a rendu plus cher encore :
Notre amour croît par la douleur.
Qu'il fasse le bonheur du monde,
Dans le sein de la paix profonde,
Que nous promettent nos succès !

Qu'il règne environné de gloire,
Aussi long-temps que sa mémoire
Vivra dans le cœur des Français.

ALLUSION.

La tristesse monta ma lyre,
La joie en ranime les airs.
Puisse mon roi connoître et lire
Et mon zèle ardent et mes vers!...
Vous-même, acceptez-en l'hommage,
Vierge sainte; sous son image,
J'ai voulu tracer votre sort.
Vous avez, grâce au ciel propice,
Des enfers bravé la malice :
Il a triomphé de la mort.

TRADUCTION DU PSAUME 136 :

Super flumina Babylonis.

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoubloit nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux malgré nous laissoient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos citharres
Aux saules qui bordoient ces rivages déserts;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandoient des concerts.

Chantez, disoient-ils, vos cantiques;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchants?

O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé;

Que ma main tout-à-coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais.

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphants,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissoient des maux de tes tristes enfants.

Détruisez, détruisez leur race,
Crioient-ils aux vainqueurs, de carnage fumants,
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondements.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers!
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourments que nous avons soufferts!

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfants sur la pierre écrasés!

ROSSET.

Pierre Fulcran de Rosset, conseiller à la cour des aides de Montpellier, sa patrie, mort à Paris en 1788, a laissé un poème sur l'agriculture dans lequel il avait eu pour but de mettre en vers toutes les opérations champêtres. L'auteur n'a pas toujours triomphé des nombreuses difficultés de son sujet; son style est correct, mais souvent dépourvu d'élégance et d'harmonie. On y trouve pourtant quelques morceaux estimés et un grand nombre de beaux vers.

L'ORAGE.

Une vapeur paroît, s'étend et s'épaissit;
Le jour pâlit, l'air siffle, et le ciel s'obscurcit.
Dans le sein d'un nuage assemblant les tempêtes,
La main de l'Eternel les suspend sur nos têtes.
Il vient, et devant lui s'élancent les éclairs;

Son trône redoutable est au milieu des airs;
Il abaisse les cieux, l'orage l'environne,
Les vents sont à ses pieds, la flamme le couronne;
La foudre étincelante éclate dans ses mains,
Elle part, elle frappe, elle instruit les humains.
De ses traits enflammés voyez les tours brisées,
Les rochers abattus, les forêts embrasées,
La terre est en silence, et la pâle frayeur
Des peuples consternés glace et flétrit le cœur.
De ses traits meurtriers la grêle impitoyable
Bat les tristres épis, les brise, les accable;
Tous les vents déchaînés arrachent des sillons
Les blés enveloppés de leurs noirs tourbillons;
Les torrents en fureur des montagnes descendent:
Les fleuves débordés dans les plaines s'étendent;
Les champs sont submergés, les épis ne sont plus.
O travaux d'une année! un jour vous a perdus.

L'Étalon.

L'ÉTALON que j'estime est jeune, vigoureux;
Il est superbe et doux, docile, valeureux;
Son encolure est haute et sa tête hardie;
Ses flancs sont larges, pleins, sa croupe est arrondie;
Il marche fièrement, il court d'un pas léger;
Il insulte à la peur, il brave le danger.
S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit; son pied frappe la terre.
Son fier hennissement appelle les drapeaux,

Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux.
Son oreille se dresse et ses crins se hérissent ;
Sa bouche est écumante et ses membres frémissent.

. . . . . .

. . . . . .

Un coursier belliqueux, qui, formé pour la gloire,
Doit avec le guerrier voler à la victoire,
Dès ses plus jeunes ans au bruit accoutumé,
Sans crainte entend tonner le salpêtre allumé.
Son œil audacieux parcourt l'éclat des armes ;
Le son de la trompette est pour lui plein de charmes.
Il souffre les arçons, il soutient en repos
Son maître qui s'élève et s'assied sur son dos.
A ses ordres docile, il s'arrête ou s'avance,
Il revient sur ses pas, il se dresse, il s'élance,
Plus léger que les vents par son vol devancés ;
Ses pas sur la poussière à peine sont tracés.
Il aime la louange et son ardeur éclate
Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte.
C'est ainsi qu'un coursier, utile au champ de Mars,
Nous porte fièrement au milieu des hasards,
Perce les escadrons, vole, se précipite;
Le carnage l'anime et le péril l'irrite.
Environné de morts, sanglant, percé de coups,
Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.
Quand sa force le quitte, encor plein de courage,
De l'horreur des combats il sort, il vous dégage.

Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé;
Il expire content quand il vous a sauvé.

Le Coq.

Que le coq, de ses sœurs et l'époux et le roi,
Toujours marche à leur tête et leur donne la loi.
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire;
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
En amour, en fierté, le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe et flotte en longs cheveux.
De sanglants éperons arment ses pieds nerveux;
Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Des Grecs et des Romains autrefois révéré,
Le coq étoit des dieux l'interprète sacré.
J'omets ses vains honneurs, je chante ses services,
Lorsque du jour l'aurore, apportant les prémices,
Blanchit de sa lumière et les monts et les toits,
Du héraut du soleil vous entendez la voix.
Il l'appelle, il l'annonce et lui rend son hommage;
Des heures de la nuit son chant fait le partage;
Il en marque le cours et celui du sommeil,
Il fixe le travail, le repos, le réveil;

Il est du temps qui fuit la mesure vivante.
Sa tendresse, toujours active et vigilante,
Défend le peuple heureux qu'il conduit par ses soins.
Roi sensible, époux tendre, il veille à leurs besoins.

MASSON DE MORVILLIERS.

Nicolas Masson de Morvilliers, né vers 1740, à Morvilliers, en Lorraine, mort à Paris dans le mois de septembre 1789, a publié des œuvres mêlées en vers et en prose, écrites avec correction et facilité.

L'ENFANT PAS SI ENFANT.

Pourquoi donc, belle Églé, me reprocher mon âge?
Et ma jeunesse est-elle un défaut si choquant?
L'amour plus d'une fois d'un enfant fit un sage
Et d'un sage un enfant.

Il est un dieu fripon, d'une figure aimable,
Qui soumet l'univers à son char triomphant;
Vous le savez, Églé, ce Dieu si redoutable
N'est aussi qu'un enfant.

Quoi! contre mes seize ans vous êtes prévenue?
A cet âge un ami peut-il être méchant?

Son cœur est vierge encore, et son âme ingénue,
Enfin, c'est un enfant.

S'il lui faut un mentor, il vous donne la pomme;
De plaire, de charmer, montrez-lui l'art brillant;
Par un miracle heureux, daignez en faire un homme,
Il est las d'être enfant.

ÉPIGRAMME.

Ne vantons plus les mœurs du bon vieux temps.
Ce siècle aussi ne vaut-il pas les autres?
On voit l'esprit jusques chez les traitants;
Nos chers abbés sont de petits apôtres...
De cent façons nous varions l'ennui;
Au lieu d'amis on a des connoissances,
Et nous nommons femme sage aujourd'hui
Celle qui craint de faire les avances.

AUTRE.

Un charlatan débitoit au marché
Certain onguent qu'il surfaisoit du double :
Par la sambleu! dit un rustre fâché,
A nos dépens c'est pêcher en eau trouble;
L'hiver dernier vous l'avez moins vendu.
— D'accord! moi-même en ai l'âme peinée;
Mais cet onguent est d'huile de pendu,
Et les Normands ont manqué cette année.

AUTRE.

Certain pasteur, exhortant ses ouailles,
Leur reprochoit de l'avoir déchiré.
Avec Alix, dit-on, dans des broussailles,
On m'a surpris en secret affairé :
O médisants ! votre œil est éclairé
Sur mes défauts ; vous oubliez les vôtres !...
Las ! qui m'a vu ? — Moi, monsieur le curé.
Pour toi, Colas, passe encor ! mais les autres ?

LA TEMPÊTE,

CONTE TIRÉ DE THOMAS MOURET.

Des matelots, consternés, abattus,
Jouets des vents et des flots en furie,
A leur secours rappeloient des vertus
Qu'on a surtout quand on craint pour sa vie.
Le moins dévot, contrit et repentant,
Se reprochoit ses honteuses fredaines ;
Chacun juroit d'être plus pénitent,
A tous les saints promettoit des neuvaines ;
Mais à leurs cris les saints disoient : *néant.*
Que faire enfin dans ce terrible orage ?
Malgré son art, le pilote est à bout.
Un capucin grossissoit l'équipage,
Car ces messieurs vont se fourrer partout.
Les voilà donc aux pieds du vénérable,

Se confessant de leurs péchés passés,
Et plus encor se fustigeant le râble;
Mais quoique absous, bénits et bien fessés,
Ils sentent tous qu'ils vont souper au diable.
Un vieux marin se lève. — Eh! fi! mordieu!
Laissez-moi là toutes vos pantomimes!
Par des *salve* croyez-vous calmer Dieu,
Quand le vaisseau porte encor tous nos crimes?
Nous en avons chargé père Mathieu;
Jetons ce bonc au fond des noirs abîmes!...
Ce qui fut fait... Sensible à leur présent,
Le ciel s'apaise et la mer se repose.
Or, mes amis, malgré tout froid plaisant,
Croyons qu'un moine est bon à quelque chose.

L'Amant du siècle.

Près d'une belle on affecte un air tendre,
On rit, on pleure, on feint le sentiment:
Sa voix est fausse, on se plaît à l'entendre,
Et d'un défaut on fait un agrément:
En est-on las? on quitte brusquement;
En moins de rien l'affaire est terminée,
C'est une énigme: elle amuse un moment;
Mais tout est dit quand on l'a devinée.

LÉONARD.

Nicolas-Germain Léonard, poète bucolique, né à la Guadeloupe, en 1744, mort à Nantes, le 26 janvier 1793, est principalement connu par ses *Idylles et Poèmes champêtres*, dans lesquels on retrouve fréquemment des idées d'Anacréon, de Sapho, de Tibulle, de Catulle, de Virgile, d'Horace, de Gessner et de Thompson; et ces idées sont si heureusement fondues qu'elles semblent lui appartenir. Son goût le ramène sans cesse à la peinture de sentimens doux, affectueux et honnêtes.

IDYLLES.

L'heureux Vieillard.

AMINTAS.

La terre a repris ses couleurs;
J'entends déjà chanter la joyeuse hirondelle;
La nature se renouvelle;
Une fraîche rosée a ranimé les fleurs.
Je sens renaître aussi mon antique allégresse:
O matin! ton aspect fait palpiter mon cœur.
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur;
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.

Grâce te soit rendue, ô Dieu conservateur!
Toi, dont j'ai si long-temps éprouvé la clémence!
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance :
Ce grand âge a passé comme un songe flatteur.
Quand je parcours l'espace immense
Où se perd loin de moi le berceau de mes ans,
Que je me sens ému! dans quels ravissements
Je me rappelle encor leur douce jouissance!
D'un air contagieux mes troupeaux, ni mes champs,
N'essuyèrent jamais la mortelle influence :
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtoient de nouveaux charmes.
Hélas! sous un ciel pur, au bord de mes ruisseaux,
J'ai vu couler ces jours, comme coulent leurs eaux;
Je les ai vu suivis de paisibles ténèbres;
Un sommeil bienfaisant suspendoit mes travaux,
Et jamais le souci, pour troubler mon repos,
N'agita ses ailes funèbres.
Dans le cours fortuné de mes lustres nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature.
J'eus des amis; je fis quelquefois des heureux;
J'aimois et je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O jeunesse! ô saison dont tout m'offre l'image!
Lorsque, sur mes genoux, je portois mes enfants,

Qu'en me livrant comme eux aux plaisirs de leur âge,
Je me sentois pressé de leurs bras innocents,
Que je goûtois alors un bonheur sans nuage !
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux de l'avenir pénétroient la nuit sombre;
Je disois : ils croîtront; leurs utiles rameaux
Recevront ma vieillesse à l'abri de leur ombre.
J'ai joui, grâce au ciel, du fruit de mes travaux,
Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
En rappelant les soins que j'eus de votre enfance,
De votre père, un jour, bénissez le repos;
Mes fils! si je n'ai pu vous laisser l'abondance,
Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux :
Ah! quel est le mortel exempt de leurs assauts?

Pour la première fois, quand je connus la peine,
Ce fut, ô ma Zélis! ce jour où sur mon sein
Ton âme s'échappa comme une douce haleine,
Où le froid du trépas glaça ta foible main,
Que tu tentois encor d'attacher sur la mienne;
Combien ce souvenir m'a fait verser de pleurs !
Mais de tous nos chagrins le temps tarit la source :
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et le moment approche où doit finir ma course.
J'ai de ce terme heureux de sûrs pressentiments:
Ce soir, sur la colline où repose ta cendre,
Je veux assembler mes enfants:

Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constants !
Au dernier de mes jours daigne encore m'entendre ;
O ciel ! fais-moi mourir dans leurs embrassements.

LA PIÉTÉ FILIALE.

Lycoris et Sélime.

Au déclin d'un beau jour, Lycoris et Sélime
Ayant rassemblé leur troupeau,
Se reposoient sur un coteau
Dont le soleil doroit la cime :
Ils s'occupoient de Philémon ;
Car ces jeunes enfants, modèles de tendresse,
N'avoient d'autres plaisirs que d'en parler sans cesse.
Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,
Disoit Lycoris à son frère,
Les Cieux protégent notre père :
Il le mérite ; il est si bon !

SÉLIME.

N'en doute point, ma sœur ; sa vertu leur est chère.
Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumière,
Il dormoit d'un sommeil aussi doux que son cœur :
Sur son front j'imprimai ma bouche,
Et soudain (soit amour, ou soit que son bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui le touche),
Des larmes de plaisir coulèrent de mes yeux.
Ce bon père ! disois-je, à quel point il nous aime !

Il a veillé pour nous; et dans son sommeil même,
Il sait encor nous rendre heureux !

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine !
Ah ! si tu l'avois vu se traîner avec peine,
Accablé du travail et du poids de ses ans !...
Tu pleures, Sélime !

SÉLIME.

Quel père !...
Nous lui devons aussi des soins reconnoissants.
Écoute; mais, surtout, que ce soit un mystère;
Du prix de ces paniers que tu me voyois faire,
Je viens d'acheter un mouton;
Je le destine à Philémon...

LYCORIS.

Et moi, pour l'amuser, quand il est solitaire,
De mon oiseau chéri, je veux lui faire un don.
Leur père entendit ce langage;
Il sortoit d'un buisson voisin :
Il court à ses enfants, les tient contre son sein;
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu ! dit-il, ô Dieu ! témoin de mon bonheur,
Dans mes bras paternels, tu vois tout ce que j'aime !
Laisse-moi mes enfants, c'est la seule faveur
Que je demande encor à ta bonté suprême.

Le Bonheur.

Heureux qui des mortels oubliant les chimères,
Possède une compagne, un livre, un ami sûr,
Et vit indépendant sous le toit de ses pères !
Pour lui, le ciel se peint d'un éternel azur;
L'innocence embellit son front toujours paisible ;
La vérité l'éclaire et descend dans son cœur ;
Et par un sentier peu pénible,
La nature qu'il suit le conduit au bonheur.
En vain près de sa solitude,
La Discorde en fureur fait retentir sa voix :
Livré dans le silence, au charme de l'étude,
Il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
Les États se heurter pour la cause des Rois.
Tandis que la veuve éplorée,
Aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs,
Dans les embrassements d'une épouse adorée,
De la volupté seule il sent couler les pleurs.
Il laisse au loin mugir les orages du monde :
Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
Il dit en bénissant sa retraite profonde :
C'est dans l'obscurité qu'habite le repos ;
Le sage ainsi vieillit, à l'abri de l'envie,
Sans regret du passé, sans soin du lendemain ;
Et quand l'Etre éternel le rappelle en son sein,
Il s'endort doucement, pour renaître à la vie.

Si le ciel l'eût permis, tel seroit mon destin.
Quelquefois éveillé, par le chant des fauvettes
Et par le vent frais du matin,
J'irois fouler les prés semés de violettes;
Et mollement assis, un La Bruyère en main,
Au milieu des bosquets humectés de rosée,
Des vanités du genre humain
J'amuserois en paix mon oisive pensée.
Le regard fixé vers les cieux,
Loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire,
J'oserois remonter à la cause première
Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.

Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres,
Ma muse, au point du jour, errante sur des fleurs,
Chanteroit des Bergers les innocentes mœurs
Et frapperoit l'écho de ses pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux moments!
Ah! quel ravissement égale
Celui qu'un ciel serein fait naître dans nos sens!
Quel charme prête à nos accents
L'éclat majestueux de l'aube matinale!
Quel plaisir, sur la mousse, à l'ombre des bois verts,
De respirer le baume et la fraîcheur des airs;
D'entendre murmurer une source tombante,
Bourdonner sur le thym l'abeille diligente,
Ici, du rossignol résonner les concerts,
Là, soupirer d'amour la colombe innocente!

Souvent la douce paix qui règne dans les bois
Éleveroit ma muse à des objets sublimes.
J'oserois consacrer mes rimes
A chanter les héros, les vertus et les lois.
De la nuit des tombeaux, écartant les ténèbres,
Souvent j'évoquerois ces oracles célèbres
A qui l'enthousiasme a dressé des autels,
Ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
Qui, par des écrits immortels,
Ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
Rassemblés devant moi, les grands législateurs
Offriroient à mes yeux leur code politique,
Précieux monument de la sagesse antique;
D'autres, des nations me décriroient les mœurs
Et l'affligeant tableau des humaines erreurs,
Et les faits éclatants consignés dans l'histoire.
Combien je bénirois Titus et sa mémoire!
Que Socrate mourant me coûteroit de pleurs!
Mais puissé-je oublier les héros destructeurs
Dont le malheur public a fait toute la gloire!

Dans un beau clair de lune, à penser occupé,
Et des mondes sans nombre admirant l'harmonie,
Je voudrois promener ma douce rêverie
Sous un feuillage épais, d'ombres enveloppé,
Ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie.
La nuit me surprendroit, assis dans un festin,
Auprès d'une troupe choisie,

Conversant de philosophie,
Et raisonnant, le verre en main,
Sur le vain songe de la vie.

Pour sauver de l'oubli ses écrits et son nom,
Qu'un autre se consume en de pénibles veilles :
Si je cueillois, Églé, sur tes lèvres vermeilles
Le prix flatteur d'une chanson,
A mes vers négligés, si tu daignois sourire,
Seroit-il pour mon cœur un suffrage plus doux ?
T'intéresser, te plaire, est le but où j'aspire :
De l'immortalité je serois moins jaloux.
Que me fait près de toi l'opinion des hommes ?
Que me fait l'avenir ? le présent est à nous :
Notre univers est où nous sommes.

Mais le temps ennemi précipitant son cours,
Fanera sur mon front la brillante couronne
Dont je suis décoré par la main des Amours,
Comme on voit se faner le feuillage d'Automne.
Bienfaisante amitié que j'adorai toujours !
Répare du plaisir les douloureuses pertes !
Ses sources dans mon cœur seront encore ouvertes,
Si ta faveur me reste au déclin de mes jours.

Félicité du sage ! ô sort digne d'envie !
C'est à te posséder que je borne mes vœux.
Eh ! que me faudroit-il pour être plus heureux ?

J'aurai, dans cette courte vie,
Joui de tous les biens répandus sous les cieux;
Chéri de toi, ma douce amie,
Et des cœurs droits qui m'ont connu,
D'un riant avenir, égayant ma pensée,
Adorateur de la vertu,
N'ayant point à gémir de l'avoir embrassée,
Libre des passions dont l'homme est combattu,
Je verrai sans effroi se briser mon argile:
Qu'a-t-on à redouter lorsqu'on a bien vécu?
Un jour pur est suivi par une nuit tranquille.
Pleurez, ô mes amis! quand mon luth sous mes doigts
Cessera de se faire entendre,
Et si vous marchez quelquefois
Sur la terre où sera ma cendre,
Dites-vous l'un à l'autre: il avoit un cœur tendre;
De l'amitié fidele, il a chéri les lois.

Et toi! qui réunis les talents et les charmes!
Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas,
Tu laisseras peut-être échapper quelques larmes!...
Ah! si je puis briser les chaînes du trépas,
Pour visiter encor ces retraites fleuries,
Ces bois, ces coteaux, ces prairies,
Où tu daignas souvent me serrer dans tes bras:
Si mon âme vers toi peut descendre ici bas,
Qu'un doux frémissement t'annonce sa présence!
Quand le cœur plein de tes regrets,

Tu viendras méditer dans l'ombre des forêts,
Songe que sur ta tête elle plane en silence !

Le Chant d'un Barde.

La Vierge qui brilloit sur la voûte azurée,
Laisse à présent régner la balance d'Astrée.
Mes amis ! voici l'heure où le flambeau du jour
Commence à tempérer sa lumière dorée :
Pour dissiper l'ennui d'une longue soirée,
Je veux vous raconter une histoire d'amour,
Telle qu'environné de ses Bardes antiques,
Ossian la chantoit dans les rochers Galliques.

L'obscurité couvroit le palais d'Ithona :
Morni, qui traversoit les campagnes prochaines,
Entendoit pour tout bruit le murmure des chênes
Et le frémissement des eaux de Duvrana.
Il avoit répandu la terreur de ses armes,
Et revenoit vainqueur dans les bras de l'Amour :
Ithona, disoit-il, quand j'ai quitté tes charmes,
J'ai vu ton sein tremblant, tes yeux mouillés de larmes,
Et tu ne parois point pour chanter mon retour.
Il s'avance ; aucun jour ne luit parmi les ombres ;
Les portes du palais sont ouvertes et sombres ;
Le vent souffle et mugit dans les appartements ;
Le parvis est jonché des feuillages d'Automne :
Il appelle Ithona ; la voûte qui résonne
Répond à ses clameurs par des gémissements.

O ciel! que devient-il? Dans son incertitude,
Il parcourt des rochers la vaste solitude.
Le sommeil le surprend; mais quel sommeil affreux!
L'image d'Ithona se présente à ses yeux :
Son voile étoit sanglant; sa noire chevelure
Couvroit son sein d'albâtre et cachoit sa blessure.
Le fantôme au guerrier fait entendre ces mots :
« Tu dors, Morni, tu dors, et tu perds ton amante,
« Autour de Tromaton, la mer roule ses flots :
« C'est dans ce lieu désert qu'un tyran me tourmente;
« C'est là que Duromat, mon cruel ravisseur,
« Porte avec lui l'Amour et toute sa fureur. »

Les vents, avec fracas, sortoient de la montagne :
Morni s'éveille, il s'arme, il vogue sur les eaux;
De ses braves guerriers l'élite l'accompagne,
Et le troisième jour l'île s'offre au héros,
Comme un bouclier bleu sur l'humide campagne.

Son amante étoit seule et pleuroit sur ces bords.
Soudain Morni paroît: elle baisse la vue;
Un tremblement mortel agite tout son corps :
Trois fois elle se lève et retombe éperdue.
Morni lui crie: « Arrête, Ithona; connois-moi!
« Arrête! crois-tu voir un ennemi barbare?
« Non, ce n'est point la mort que mon bras te prépare.
« Je viens punir un lâche; est-il auprès de toi?
« Parle: où s'est-il caché? je sens frémir mes armes...

O fille de Nuat! ne vois-tu pas mes larmes ? »

ITHONA.

Qui t'a fait découvrir cet horrible séjour ?
Ah! que n'ai-je expiré comme l'herbe inconnue,
Qui, dans un champ désert, meurt sans être aperçue.
Pourquoi viens-tu, Morni, troubler mon dernier jour?
Tu donneras en vain des regrets à ma cendre :
Ithona, chez les morts, ne pourra plus t'entendre...
O souvenir! la nuit enveloppoit les cieux ;
Mon frère étoit absent, mon palais sans défense ;
Des chênes embrasés m'éclairoient de leurs feux.
Un bruit d'armes soudain me remplit d'espérance :
Je crois que mon amant va s'offrir à mes yeux ;
Mais quel est mon effroi, quand fumant de carnage,
Baigné du sang des miens qu'il venoit d'égorger.
Duromat, jusqu'à moi, vole et s'ouvre un passage :
Il m'entraîna mourante ; il avoit à venger
D'un amour rebuté l'ineffaçable outrage...

MORNI.

Où faut-il le chercher? le traître est déja mort...
Ce jour te rendra libre ou finira mon sort.
Si je meurs, Ithona, si ma haine est trompée,
Sur ce même rivage élève mon tombeau ;
Et dès que sur les mers tu verras un vaisseau,
Crie aux navigateurs : donne-leur mon épée ;
Qu'on la porte à mon père, afin que ce vieillard,

Du retour de son fils l'âme en vain occupée,
N'attache plus sur l'onde un inquiet regard.

ITHONA.

Eh ! si Morni n'est plus, Ithona vivra-t-elle?
Mon cœur n'est point formé de ces sables mouvants,
Il ne ressemble point à ce flot infidèle
Qui monte et qui s'abaisse au gré de tous les vents.
Sous le glaive ennemi si mon amant succombe,
Je ne quitterai plus ce funeste rocher :
Le même coup, Morni, m'étendra dans la tombe,
Et mon cœur près du tien ira se dessécher...
Mais le voilà, ce monstre ! il fend la vague sombre.
Vois-tu tous ses guerriers ? Je frémis de leur nombre.
Marchons, dit le héros, et plus prompt que l'éclair,
Déjà son bras terrible a fait briller le fer.
« Est-ce à moi de trembler, quand mon rival approche?
« Ithona ! va m'attendre au fond de cette roche ;
« Et nous, amis, bravons ces guerriers menaçants ;
« Leurs glaives sont nombreux, mais nos cœurs sont puissants. »
Il dit : sa tendre amante, à ces mots, s'encourage ;
En quittant le héros, ses pleurs se sont taris ;
A travers ses douleurs s'échappe un doux sourire,
Comme un sillon de feu luit au sein de l'orage.

L'orgueilleux Duromat descend sur le rivage;
La haine et le mépris sont marqués dans ses traits ;

Son front s'est replié, son œil rouge et sauvage
Roule, à demi-couvert de ses sourcils épais.
« Sur mes rochers, dit-il, quel destin vous envoie?
« Est-ce mon Ithona que vous venez chercher?
« Vil troupeau! dans le sang sais-tu que je me noie?
« Qu'on a vu, sous mes coups, le brave trébucher?
« Connois-tu le trésor qui fait ici ma joie?
« De mes bras vainement tu voudrois l'arracher:
« Crois-tu fondre sur lui comme un loup sur sa proie? »

« Superbe, dit Morni, ne me connois-tu pas,
Quand tes pieds, devant moi, fuyoient dans les combats?
Couvert de tes guerriers, tu fais voir ton audace:
Mais montre-toi; l'effet va tromper ta menace. »
Duromat s'est caché sous un rempart de fers:
Mais Morni dans la foule, impatient, s'élance;
Il le poursuit, l'atteint, le frappe de sa lance,
Et le lâche, en tombant, pousse un cri dans les airs.
Sur ses guerriers épars la mort se précipite;
Dix, aux traits du vainqueur, succombent dans leur fuite,
Le reste, à pas pressés, remonte sur les mers.
Un jeune homme expirant est couché sur le sable;
Ses yeux erroient encor sous son casque abattu:
Des plantes, dit Morni, je connois la vertu;
Guerrier! puis-je t'offrir une main secourable?
Je meurs, dit l'étranger, ton secours seroit vain;
Mais de ces bords cruels mon palais est voisin;
Tu peux en voir la tour; j'y vécus près d'un frère

Fameux dans les combats par sa valeur guerrière;
En lui donnant ce casque, apprends-lui mon destin.

Morni frémit, le casque échappe de sa main,
C'est Ithona mourante... elle s'étoit armée;
Des flots d'un sang vermeil jaillissent de son sein;
Sa vue appesantie est pour jamais fermée.
Morni, dit-elle, adieu! tu n'as plus d'Ithona;
J'ai cherché, sous tes coups, une mort salutaire;
J'avois perdu l'honneur, et la vie est moins chère.
Oh! si j'étois restée aux bords de Duvrana,
Dans l'éclat de ma gloire, au sein de ma famille,
J'aurois coulé des jours tranquilles, sans remord;
Les Vierges, dans leurs chants, auroient béni mon sort;
Mais je meurs, et Nuat rougira de sa fille.

Ainsi parle Ossian; tous ses Bardes émus,
A ce triste récit, laissent tomber des larmes,
Morni l'écoute; il tremble, il agite ses armes.
Et croit voir devant lui son rival qui n'est plus.
Appuyé sur sa lance, il regarde la terre,
Et son corps gigantesque est pareil au vieux pin,
Dont le sommet noirci par les feux du tonnerre
S'incline, en murmurant, sur l'abîme voisin.
Au souvenir amer de la plus tendre amante,
Il sort un long soupir de son cœur enflammé:
C'est ainsi que les vents, dans leur course bruyante,
Troublent encor les airs, quand l'orage est calmé.

Le Village détruit.

Enfin je vous revois, délicieux vallons !
Lieux où mes premiers ans couloient dans l'innocence!
Campagne où régnoit l'abondance !
Je reviens fouler tes gazons.
Mes regards vont chercher, du haut de la colline,
Le ruisseau qui fuyoit d'une roche voisine,
Intarissable dans son cours,
La ferme cultivée où je passois mes jours,
L'église vénérable, et le bois d'aubépine
Qui servoit d'asile aux amours...
Comme tout est changé! ce ruisseau solitaire
Roule couvert de mousse au milieu des roseaux :
On n'entend sur ses bords que les tristes vanneaux,
Et ce haut peuplier, dont la feuille légère
Frémit autour de ses rameaux.
Sur le rivage de cette onde,
Je prétendois fixer ma course vagabonde:
Je voulois, heureux casanier,
Vivre avec mes voisins dans une paix profonde,
Les attirer souvent auprès de mon foyer,
Végéter dans l'insouciance,
Et vieillir sous le maronnier,
Dont la cime touffue ombragea mon enfance.
Combien de fois sous son berceau,
Qui maintenant protège une triste bruyère,

J'ai vu les jeux naïfs des filles du hameau,
Les danses qu'on formoit sous les yeux d'une mère,
Les prix donnés par un vieillard,
Et leur gaîté sans feinte, et leur plaisir sans art!
Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
J'entendis résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du villageois libre de ses travaux,
Et le bêlement des agneaux
Qui regagnoient la bergerie!

Dans cette friche inculte où rampe le chardon,
Le pasteur vertueux avoit son presbytère:
C'étoit un bon vieillard adoré du canton,
Occupé des devoirs de son saint ministère,
Riche avec peu de bien, n'ayant d'ambition
Que celle d'aider la misère.
A tous les malheureux il ouvroit sa maison;
Sa bourse leur étoit commune.
De jeunes orphelins, des soldats mutilés,
Et d'humbles passagers, jouets de l'infortune,
Près de son feu, l'hiver, se trouvoient rassemblés.
Tous ces rebuts de l'indigence
A sa table frugale étoient sûrs d'être admis,
Et recevoient l'accueil qu'après sa longue absence,
On fait au meilleur des amis.

Ici, du Magister la demeure bruyante

A fait place aux buissons qui bordent le chemin
De leur muraille verdoyante.
Dès qu'il paroissoit le matin,
Les enfants à sa voix paisible ou menaçante,
Étoient instruits de leur destin.
Quand parfois un bon mot s'échappoit de sa bouche,
Sont front épanoui brilloit d'un ris flatteur;
Mais il inspiroit la terreur
Sitôt qu'il reprenoit son air dur et farouche.
Ses grands talents le rendoient vain;
Car il se connoissoit un mérite suprême:
Il savoit lire, écrire, et chanter au lutrin,
Prédire la marée, arpenter un terrain;
Il chiffroit aisément, et le bruit couroit même
Qu'il savoit un peu de latin.

Sa gloire a disparu, triste effet de la guerre!
Le toit qu'il habitoit n'entend plus ses accents.

Plus loin sur ces débris un feston de lierre
Attiroit les regards des avides passants.
Là, le joyeux convive, en buvant à la ronde,
Débitoit son histoire et régloit le canton.
Là, tout en gouvernant le monde,
Le grave politique oublioit sa raison.
J'aime à me rappeler encore
L'humble appareil de ce réduit,
Le mur blanc, le plafond sonore,

Le meuble savamment construit,
Servant le jour d'armoire, et d'alcove la nuit,
Le jeu de l'oie, et les images,
Les foyers égayés, dans la belle saison,
D'une tenture de feuillages,
Et le chambranle orné de tasses du Japon,
Qui du temps ennemi laissoient voir les ravages,
Et l'horloge de bois suspendue au salon.
Agréable séjour! ta rustique opulence,
Qui donnoit à chaque buveur
Un soupçon de son importance,
N'a pu retarder ton malheur.
Le bûcheron sous la tonnelle
Ne va plus dire sa chanson,
L'épouse du fermier, raconter sa nouvelle:
L'artisan, pour l'entendre, immobile auprès d'elle,
N'a plus le coude à table et les mains au menton,
Et l'hôte à les servir, prodigue de son zèle,
Ne fait plus circuler l'écumante boisson.

Maintenant exilés dans les champs du tropique,
Ils vont s'ensevelir au fond de ces déserts,
Où les flots irrités de la mer Atlantique,
De leurs mugissements épouvantent les airs.
Quel contraste à leur vue offrira ce rivage!
Des traits de feu tombant d'un soleil sans nuage,
Des bois qu'aucun oiseau n'anime par ses sons,
Un marécage impur et fertile en poisons,

Des animaux cruels, l'homme encor plus sauvage!
Combien de fois, dans ces prisons,
Ils regretteront leur village
Et la fraîcheur de son bocage,
Et son ruisseau limpide et ses riches vallons!

Qu'ils ont maudit le jour où loin de leur patrie
Ils fuyoient sous un nouveau ciel!
Que de pleurs, en quittant leur cabane chérie!
Comme ils tournoient les yeux vers ce toit paternel
En proie à la flamme ennemie!
L'adieu qu'ils lui disoient devoit être éternel.
Près de s'en séparer, leur troupe fugitive
Y retournoit, pleuroit, baisoit encor la rive.
Hélas! s'écrioient-ils dans leurs sanglots amers,
Sur des bords inconnus nous trouverons peut-être
Un asile semblable au lieu qui nous vit naître:
Mais comment traverser ces effroyables mers?
Un vieillard, le premier, s'approcha du rivage.
Il pleuroit, mais pour eux; car le monde nouveau,
Dont l'espoir flattoit son courage,
Étoit au-delà du tombeau.
Sa fille, jeune objet embelli par ses larmes,
De ses débiles ans unique et cher appui,
Morne et les yeux baissés, marchoit auprès de lui,
Abandonnant les bras d'un amant plein de charmes.
Une mère éplorée exhaloit sa douleur,
Frappoit de ses deux mains ses mamelles tremblantes,

Pour ses tendres enfants prioit un Dieu vengeur,
Les couvroit de baisers et de larmes brûlantes,
Et sentoit son amour accru par le malheur.

Ils partoient : avec eux s'éloignoit l'industrie,
La piété, l'amour, la franche loyauté,
Le zèle bienfaisant de l'hospitalité;
Et toi, divine poésie,
Source d'inquiétude et de félicité,
Toi que l'ignorance décrie,
Toi qui m'enorgueillis dans mon obscurité,
Tu portois loin de nous le flambeau du génie.
Ah! soit que du midi tu charmes les climats,
Soit qu'au monde polaire assiégé de frimas,
Tu fasses de tes airs entendre l'harmonie;
Puisses-tu consoler la triste humanité,
Aux aveugles mortels montrer la vérité,
Et leur faire oublier les peines de la vie?

Les Serments.

Silvandre avoit quitté Nicette;
Il offroit à d'autres attraits
Les sons flatteurs de sa musette
Et l'hommage de ses bouquets.
Jadis à cet ingrat Silvandre
Nicette avoit donné son cœur :
Quand on l'a donné par malheur,
On a grand'peine à le reprendre.

Le souvenir de ses amours
Rendoit sa douleur éternelle :
Des rubans de son infidèle
Nicette formoit ses atours,
Et chantoit encor tous les jours
Les airs qu'il avoit faits pour elle.
Des consolateurs pleins de zèle
Vinrent en foule à son secours :
Mais au seul mot d'amour nouvelle,
On étoit banni pour toujours;
Damon plus heureux, ou plus sage,
Parvint à se faire écouter :
Il parloit d'un berger volage
Dont le nom sembloit révolter :
On promit de le détester,
S'il en reparloit davantage.
Mais s'avisoit-il de conter
Quelqu'aventure de Silvandre?
On prenoit plaisir à l'entendre,
On se la faisoit répéter.
Lorsqu'aux pieds d'une autre maîtresse
Il peignoit son léger rival,
On en disoit beaucoup de mal,
Mais on s'en occupoit sans cesse.
Enfin Damon saisit l'instant
D'ouvrir son cœur à son amie :
Il crut voir Nicette attendrie,
Et lui jura d'être constant,

Mais elle dit, en sanglottant :
Hélas! penses-tu que j'oublie
Qu'un ingrat m'en juroit autant?

L'Ermitage.

J'ai long-temps cherché le bonheur ;
J'ai connu des humains les faveurs mensongères,
Et l'espoir entouré de brillantes chimères,
Et le chagrin réel, et le plaisir trompeur.
Aujourd'hui qu'une humble fortune
Assure ma félicité,
O ciel ! si ma voix t'importune,
Si quelquefois encor j'implore ta bonté,
Permets que le jus de mes treilles,
Tous les ans, baigne mon pressoir,
Que mes fruits abondans garnissent mes corbeilles,
Et que chaque moisson surpasse mon espoir!
Devant ma solitude humblement décorée,
Des jasmins odorans formeront des berceaux;
Sur ses murs couverts d'arbrisseaux,
Je cueillerai la pêche et la prune azurée :
Près de là, sur un tertre ombragé d'amandiers,
Un ruisseau répandra son onde fugitive,
La timide colombe et l'essaim des ramiers,
Pour se désaltérer, descendront sur sa rive ;
Mille oiseaux attirés dans ce riant séjour,
Viendront des bois et des campagnes,
Gazouiller pendant tout le jour.

Et d'une branche à l'autre appeler leurs compagnes.
Heureux et jouissant d'un tranquille repos,
Tantôt sur mes rochers sauvages,
Je verrai grimper les chevreaux
Et les beliers bondir dans mes gras pâturages;
Tantôt l'œil égaré sur la plaine des mers,
Je verrai les Tritons dans ces routes liquides,
Poursuivre, en se jouant, les blondes Néréïdes,
Et le char de Phébus quitter les flots amers.
Au premier rayon de l'aurore,
Sur les coteaux fleuris que sa pourpre colore,
J'irai me parfumer des vapeurs du matin;
Ou vers le haut du jour, dans mes forêts profondes,
Guidé par le ruisseau qui se perd dans leur sein,
J'entendrai le doux bruit du zéphyr et des ondes.
Vous le savez, grands Dieux! je ne demande pas
L'or qui du nouveau monde enrichit les climats;
La médiocrité suffit aux vœux du sage:
Mais que ma jeune amante accompagne mes pas;
Que je puisse, auprès d'elle assis sur ce rivage,
Et regardant les flots, la tenir dans mes bras;
Que mollement bercé sur ma couche paisible,
Je goûte un doux sommeil, au bruit de l'aquilon;
Que je chante gaîment, quand l'ouragan terrible
Verse un torrent de pluie autour de ma maison.

Je veux, dans mon champêtre asile,
Planter la tendre vigne et greffer mes pommiers,

Presser de l'aiguillon le bœuf lourd et tranquille,
Et, la serpe à la main, tailler mes espaliers,
Ma flûte appellera le chevreau téméraire,
Si, loin de mes troupeaux, je le vois s'écarter;
Il me sera doux d'emporter
Le jeune et foible agneau délaissé par sa mère.

O vous, amans de l'âge d'or!
Habitans fortunés des paisibles campagnes!
Vous ne connoissiez de trésor
Que les bois, les vergers, les champs et vos compagnes.
Vous donniez des raisins, des lys éblouissants,
Des violettes printanières,
Qui brilloient sur l'osier tissu par vos bergères;
Et pour ces rustiques présents,
Au fond des antres solitaires,
L'Amour vous réservoit des baisers innocents.
Une nymphe avoit pour parure
Sa pudeur et sa nudité:
On ne savoit point l'art de farder la nature
Et de déguiser la beauté.
Sous le règne aimable d'Astrée,
L'homme voyoit les dieux, jaloux de son bonheur,
Descendre jusqu'à lui, du sein de l'empirée:
Apollon même étoit pasteur.

Vivons pour nous, Doris, et bravons le vulgaire;
Que l'univers me blâme, et que je sois heureux!

Je ne rougirai point d'habiter ma chaumière,
De garder mes troupeaux, et d'atteler mes bœufs,
Et d'enfoncer le soc dans la plaine légère.
Eh! quel ambitieux, épris de vains lauriers,
S'il pouvoit posséder tes charmes,
Oseroit préférer le tumulte des armes
Et les champs de carnage où volent les guerriers?
Qu'il traîne, ah! j'y consens, leur dépouille sanglante;
Qu'à son char de triomphe il enchaîne des rois!
Moi, quand mon cœur battra pour la dernière fois,
Je presserai ta main d'une main défaillante.
Qu'il devienne opulent, celui qui fend les mers
Pour fatiguer ses jours sur de lointains rivages!
Je veux vieillir dans ces déserts,
Et je bornerai mes voyages
A parcourir les bords des ruisseaux toujours clairs,
Ou ces vallons, ou ces bocages.

Si de nos ans légers l'or prolongeoit le cours,
Je voudrois l'amasser avec un soin avare,
Et près de descendre au Ténare,
Le donner à la mort, pour racheter mes jours.
Mais si la fortune éphémère
Ne peut reculer nos tombeaux,
Irai-je abandonner mes tranquilles berceaux,
Et le bonheur de ne rien faire,
Pour m'occuper sans fruit de pénibles travaux?
Faut-il, pour un peu de fumée,

A l'inconstante renommée
Vendre follement mon repos?
Faut-il, pour découvrir des vérités nouvelles,
M'élancer, comme Icare, aux campagnes des airs,
Et quitter les routes mortelles,
Pour aller tomber dans les mers?
Que me sert de franchir, dans mon vol téméraire,
Le mur qu'entr'elle et moi la nature a placé;
De savoir si jadis le monde a commencé,
S'il doit s'écrouler en poussière,
Et si tout va se perdre au sein de la matière;
Et s'il est un pays où brûlent les Titans,
Où la fière Alecto fait siffler ses serpents,
Où l'on entend hurler les gueules de Cerbère?
Oh! que j'aime bien mieux à l'ombre des forêts,
Couché sur la mousse légère,
Dans une coupe de fougère
Verser un nectar doux et frais!
Tandis que je bois à longs traits,
Le char du Dieu de la lumière
S'élève au céleste palais,
Et dans sa course passagère,
Le temps emporte mes regrets.

Un jour, je n'aurai plus qu'un reste de moi-même:
Un jour, engourdi par les ans,
Je craindrai d'avouer que j'aime,
Et la troupe des ris fuira mes cheveux blancs:

Alors en vain on vous rappelle,
Jeunesse, amour, plaisir, jeux folâtres et doux!
Alors d'une main qui chancelle,
On cherche à réparer l'affront du temps jaloux,
Et tristement on renouvelle
L'histoire de Baucis et de son vieil époux.
Et vous, charmantes sœurs, vous que j'ai caressées!
Muses! vous cesserez de répondre à ma voix :
Ma verve doit tarir dans mes veines glacées,
Et mon luth amoureux discorder sous mes doigts.

Jouissons de l'heure présente,
Sans nous inquiéter des maux de l'avenir :
Quand mes yeux auront vu finir
Ces jours délicieux où tu fus mon amante,
J'en chérirai le souvenir.

Les Plaisirs du rivage.

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux zéphyre
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie :
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots :

J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller, sous de nouveaux cieux,
Porter ma fortune inconstante.

Mais quand le terrible Aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,

Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage;

Et je m'écrie : Heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux!

ROMANCES.

AIR : *Que ne suis-je la fougère?*

NISE étoit dans son aurore,
Et sur son sein agité
Déjà commençoient d'éclore
Les trésors de la beauté :

Sur ses lèvres demi-closes
Erroient déjà les soupirs,
Comme autour des jeunes roses
On voit voler les zéphyrs.

Nise avoit vu le feuillage
Seize fois naître et mourir :
Silvandre étoit du même âge ;
C'est l'âge heureux du plaisir :
Ils s'aimoient d'amour si tendre,
Qu'on doutoit, voyant leurs feux,
Qui de Nise ou de Silvandre,
Etoit le plus amoureux.

Dès que Nise étoit absente,
Tout affligeoit son amant ;
Loin de lui, sa jeune amante,
Souffroit le même tourment :
Ils alloient aux mêmes plaines
Faire paître leur troupeau,
Buvoient aux mêmes fontaines,
Dansoient sous le même ormeau.

Si l'un chantoit un air tendre,
L'autre aimoit à le répéter :
Nise en écoutant Silvandre,
Sentoit son cœur palpiter :
Silvandre étoit dans l'ivresse,
En l'écoutant à son tour,

Et l'interrompoit sans cesse
Par des baisers pleins d'amour.

Mais un jour, Nise frissonne,
Ses yeux se mouillent de pleurs,
Et son âme s'abandonne
A de secrètes terreurs.
Hélas! dit-elle, je tremble,
Et ne sais que soupirer!
Nous sommes si bien ensemble!
Faudroit-il nous séparer?

Dans l'instant, le ciel se couvre;
Un voile épais noircit l'air,
Et du nuage qui s'ouvre
Sortent la foudre et l'éclair:
Nise éperdue et tremblante
Tient son amant dans ses bras,
Et la flèche étincelante
Donne à tous deux le trépas.

Ils reposent sous l'ombrage,
Où le ciel finit leurs jours;
Sur les arbres du bocage
On a gravé leurs amours,
Et sur la tombe paisible
Qui contient ces tendres cœurs,
Souvent un berger sensible
Aime à répandre des fleurs.

AIR : *De la Romance des trois Fermiers.*

HEUREUX qui près de toi soupire,
Et qui t'enflamme de ses feux!
Heureux qui te voit lui sourire,
Et qui lit son sort dans tes yeux,
Réduit à brûler en silence,
Je n'ai pas le même bonheur;
On peut aimer sans espérance,
Si j'en juge d'après mon cœur. (*bis.*)

Ah! que n'es-tu simple bergère,
Gardant comme nous des troupeaux!
Que n'es-tu dans une chaumière,
Tournant de rustiques fuseaux:
J'oserois dire que je t'aime;
Mais pour moi seroit-ce un bonheur?
Tant d'autres le diroient de même,
Si j'en juge d'après mon cœur. (*bis.*)

J'irai dans un désert sauvage
M'occuper de ton souvenir;
J'y porterai ta douce image,
Et rien ne pourra la bannir.
Je chanterai le temps paisible
Où ta vue a fait mon bonheur:
Ton nom rendra l'écho sensible,
Si j'en juge d'après mon cœur. (*bis.*)

AIR : *De la Romance d'Emma*,

(PAR J. J. ROUSSEAU.)

Au bord d'une mer écumante,
Jadis vivoit dans un châtel
Une jeune fille innocente,
Près d'un tuteur dur et cruel;
Il alloit à sa destinée
De cet enfant unir le sort :
Pour elle, avant son hyménée,
Elle vouloit subir la mort.

A peine à sa quinzième année
Lucy brilloit comme une fleur,
Et cette belle infortunée
Avoit déjà donné son cœur.
Que pouvoit sa flamme amoureuse
Contre des murs et des verroux?
Mais las! quand on est malheureuse,
Le bien d'aimer devient si doux!

Artur n'avoit point de richesse;
Il étoit simple bachelier;
Dans le logis de sa maîtresse
Il va s'offrir pour écuyer.
Sous ce titre, il voyoit sans cesse
Le jeune objet qu'il adoroit!

Mais une duègne traîtresse
Sut découvrir leur feu secret.

Lisard, enflammé de colère,
Bannit Artur de sa maison,
Et Lucy triste et solitaire
Fut mise au fond d'un noir donjon :
Quand le jour commençoit de naître,
Les yeux attachés sur les flots,
Auprès d'une étroite fenêtre,
Elle poussoit mille sanglots.

Un soir que la pauvre captive
Pleuroit, songeant à son amour,
Une voix touchante et plaintive
S'élève du pied de la tour.
Elle entend la voix qui l'appelle,
Regarde au travers des barreaux,
Et dans une foible nacelle
Voit son amant au bord des eaux.

Adieu, dit-il, ma douce amie !
Qu'il te souvienne un jour de moi !
Adieu ! je renonce à la vie,
Ne pouvant plus vivre pour toi.
Je vais contre les infidèles
Trouver la mort dans les combats :
Quand tu recevras ces nouvelles,
Donne des pleurs à mon trépas !

Mais vois l'excès de ma misère,
Et prends pitié de mes tourments !
Accorde une grâce dernière
Au plus malheureux des amants !
Je vais faire un bien long voyage,
Peut-être pour ne plus te voir :
Ah ! Lucy, que j'obtienne un gage
Qui calme un peu mon désespoir !

Lucy frémit à ce langage,
Et pour lui montrer ses douleurs,
Elle jeta sur le rivage
Un mouchoir trempé de ses pleurs.
Son amant le saisit bien vite,
Cent fois le baise avec transport,
Le met sur son sein qui palpite,
Et laisse enfin ce triste bord.

Bientôt, dans un songe terrible,
L'esprit frappé de noirs tableaux,
Lucy voit ce mortel sensible
Errer autour de ses rideaux :
Quel réveil, lorsqu'à la lumière
Du pâle flambeau de la nuit,
Elle revoit cette ombre chère
Paroître encor près de son lit !

Dès-lors, quand la vague bruyante
Vient se briser contre ces murs,

Quand une chouette effrayante
Se plaint sur ces dômes obscurs ;
Quand les vents, dans les soirs d'automne,
Promènent leurs sons gémissants,
Partout l'ombre qui l'environne
Semble répondre à ces accents.

Un jour, un courier se présente,
Lucy l'aborde en frémissant :
Il rend à la plus tendre amante
Son mouchoir inondé de sang :
Elle y fixe un regard farouche ;
Son cœur s'enfle, elle veut crier ;
Il sort un soupir de sa bouche,
Et ce soupir est le dernier.

TRUDAINE.

Trudaine de la Sablière, ami d'André Chénier, fut conseiller au parlement de Paris, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1793. Il avait gravé sur les murs de sa prison, à Saint-Lazare, les vers touchans que nous donnons ici.

La fleur laissant tomber sa tête languissante,
Semble dire au Zéphir : Pourquoi m'éveilles-tu,
Zéphyr ? ta vapeur bienfaisante
Ne rendra point la vie à mon front abattu.

Je languis; le matin à ma tige épuisée
Apporte vainement le tribut de ses pleurs,
Et les bienfaits de la rosée
Ne ranimeront point l'éclat de mes couleurs.
Il approche le noir orage!
Sous l'effort ennemi d'un souffle détesté,
Je verrai périr mon feuillage;
Demain, le voyageur, témoin de ma beauté,
De ma beauté sitôt flétrie,
Viendra pour me revoir; ô regrets superflus!
Il viendra, mais dans la prairie
Ses yeux ne me trouveront plus.

VILLETTE (LE MARQUIS DE).

Charles, marquis de Villette, né à Paris, mort le 10 juillet 1793, cultivait les lettres dans ses momens de loisir. Voltaire, dont il avait épousé la nièce adoptive, l'appelait le *Tibulle français.*

RÉPONSE

A des vers flatteurs de M. de Voltaire.

Es-tu d'ambre? dit un bramin
Au morceau de terre odorante
Qu'il rencontra près de son bain;
Ton parfum m'étonne et m'enchante;

Je suis, répondit le limon,
De moi-même fort peu de chose,
Mais quelque temps dans ce canton
J'ai séjourné près de la rose.

A La Harpe, pour le complimenter sur son éloge de Voltaire.

Celui que ta main dessina,
Plus grand qu'Homère et qu'Euripide,
Plus grand que l'auteur de Cinna,
Fut long-temps ton maître et ton guide;
Mais héritier de ses crayons,
Tu l'es aussi de son génie;
Sa gloire a désarmé l'envie
Et t'a couvert de ses rayons.
D'une touche brillante et fière
Tu sais le peindre et l'égaler,
Tu consolerois de Voltaire
Si l'on pouvoit s'en consoler.

ÉGLOGUE

Imitée de l'italien.

Déja l'astre du jour, du haut de sa carrière,
Versoit, sur l'horizon, sa brûlante lumière;
Aglaure, assise au bord d'un paisible ruisseau,
Confioit à son chien le soin de son troupeau.
Dans les charmes secrets de la mélancolie

Elle aimoit à tenir son âme ensevelie.
Le calme, la fraîcheur de ces lieux enchantés;
Ces flexibles ormeaux mollement agités,
Ce flot tranquille et lent, mourant sur son rivage,
De son bonheur passé lui rappeloient l'image.
C'étoit dans ces bosquets, sur ces gazons fleuris,
Qu'autrefois à ses pieds elle voyoit Lysis.
Mais ce jour... jour cruel! une pénible absence
Du plus beau des bergers accusoit l'inconstance,
Chaque instant qui s'écoule, et qu'il a négligé,
Lui disoit, en fuyant, que son cœur a changé.

Témoins de mes douleurs, lieux tranquilles, dit-elle!
Ramenez-moi Lysis; ramenez le fidèle.
Hélas! il me délaisse, et mes foibles attraits,
Malgré ses vains serments, ne l'ont touché jamais.
Ah! s'il sentoit les maux d'une absence si rude!
S'il sentoit de mon cœur la tendre inquiétude!...
Mais Lysis n'aime plus, je n'en saurois douter.
L'ingrat, hier encor, cherchoit à me flatter;
Et, le cœur tout de glace auprès de sa maîtresse,
Cherchoit, par ses discours, à prouver sa tendresse.

« Tes yeux, me disoit-il, sont faits pour tout charmer.
« J'ignorois, avant toi, qu'un berger pût aimer;
« Toi seule de l'amour m'a fait sentir l'empire... »
Hélas! n'avoit-il pas autre chose à me dire?

« Aglaure, pour jamais je t'engage ma foi.

« Rien ne peut égaler l'amour que j'ai pour toi;
« Il durera toujours, c'est moi qui t'en assure.
« Oui, le temps changera le cours de la nature;
« Le Rhin verra tarir ses flots impétueux;
« Le soleil obscurci s'éteindra dans les cieux;
« L'univers périra, si tant que je respire... »
Hélas! n'avoit-il pas autre chose à me dire?

« Eh! quelle autre que toi puis-je aimer dans nos champs?
« Où trouver des attraits si nobles, si touchants?
« Où trouver une voix, et si douce, et si tendre?
« L'Amour, l'Amour lui-même aimeroit à l'entendre.
« Que dis-je? il est dans toi; tu m'inspires ses feux.
« Il parle par ta bouche; il brille dans tes yeux:
« Son sourire ingénu se peint dans ton sourire... »
Hélas! n'avoit-il pas autre chose à me dire?

A ces mots, il colla sa bouche sur ma main.
Ses regards amoureux s'égaroient sur mon sein;
Et tout entière en proie à mon ardeur extrême,
J'écoutois l'infidèle, et m'oubliois moi-même.

Mais poursuivant ainsi: « Dieux! soyez mes garants;
« Et si j'étois, dit-il, parjure à mes serments,
« Que la foudre frappant ma tête criminelle,
« Épouvante à jamais un amant infidèle!
« Si je cesse d'aimer, qu'un tigre, qu'un vautour,
« Dans mon cœur déchiré vienne venger l'amour!

« Que cent fois je renaisse, et que cent fois j'expire !..»
Hélas ! n'avoit-il pas autre chose à me dire ?

Le cœur gros de soupirs, elle tourne les yeux;
O surprise ! elle voit son berger en ces lieux;
Lysis qui l'écoutoit caché sous ce feuillage;
Aglaure étoit injuste en le croyant volage.
Honteux d'être l'objet de ses vives douleurs,
Il dissipa sa crainte, il essuya ses pleurs,
Et sut, par son amour, ses transports, son délire,
Exprimer les secrets qu'il avoit à lui dire.

RÉPONSE

A une Accusation intentée contre l'Auteur.

Amant fidèle des neuf Sœurs,
Jamais ma plume empoisonnée
N'a versé du fiel sur les fleurs
Dont j'ai vu Cypris couronnée;
Mon bonheur est de les cueillir.
O vous ! dont les mains adorables
Savent encor les embellir,
De Vénus compagnes aimables;
Guimard, dont la légèreté
Nous offre la danse des Grâces;
Toi fille de la volupté,
Toi qui la fixes sur tes traces;
Hénel que j'ai tant célébré,

Alard, dont mon cœur enivré
Ressent la fougue impétueuse
Et la gaîté voluptueuse;
Je sais respecter vos appas,
Vous adorer est tout mon crime,
Et mon supplice légitime
Seroit de mourir dans vos bras.

VERS

Sur les Tableaux exposés au Salon du Louvre, en 1777.

Il est au Louvre un galetas,
Où, dans un calme solitaire,
Les chauve-souris et les rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'est là qu'Apollon, sur leurs pas,
Des beaux-arts ouvrant la carrière,
Tous les deux ans tient ses états,
Et vient placer son sanctuaire.
C'est là, par un luxe nouveau,
Que l'art travestit la nature.
Le ridicule est peint en beau;
Les bonnes mœurs sont en peinture;
Et les bourgeois en grand tableau,
Près d'Henri quatre en miniature.
Chaque figure, à contre sens,
Montre une autre âme que la sienne.

Saint Jérome y ressemble au Tems,
Et Jupiter au vieux Silène.
Et quand nos yeux cherchent en vain
Les traits d'une reine chérie [1];
Quand le pinceau, ni le burin
N'osent trahir sa modestie;
C'est là qu'un commis bien poudré,
Narcisse épais et subalterne,
Vient, dans un beau cadre doré,
Nous montrer l'homme qui gouverne.
C'est là qu'on voit des *ex voto*,
Des amours qui font des grimaces,
Des Caillettes *incognito*,
Des laidrons qu'on nomme des Grâces,
Des perruques par numéro,
Des chiant-lits sous des cuirasses;
Des inutiles de haut rang,
Des importants de bas mérite;
Plus d'un Midas en marbre blanc,
Plus d'un grand homme en terre cuite;
Jeunes morveux bien vernissés,
Vieux barbons à mine enfumée;
Voilà les héros entassés
Sous l'angar de la renommée;
Et, malgré l'ordre et le bon sens,

[1] Le portrait de la Reine n'étoit point au Salon de cette année.

Tout s'y trouve placé de sorte
Qu'on voit l'abbé Terray dedans,
Et que Sully reste à la porte.

*A Madame de***, qui avoit prié l'Auteur de lui donner un Portier.*

Un honnête et loyal portier
Vous offre un service fidèle.
Je vous réponds qu'il a du zèle,
Et les talents de son métier.
Pour tout fâcheux, dur et sévère,
Sa porte ne sait point s'ouvrir;
Il ne l'ouvre qu'au doux plaisir,
Aux jeux, à l'amour, à leur mère.
Caché dans leur troupe légère,
Je pourrois entrer avec eux.
Pour moi, plus doux et moins austère,
Du moins fermeroit-il les yeux.
Il faut des amis en tous lieux;
Un à la porte est nécessaire.
Celui-ci me convient au mieux:
Feroit-il aussi votre affaire?

CONTE.

Jadis vivoit à Carcassonne
Un gros richard nommé Lucas.
Ami de l'espèce qui sonne,
Il faisoit la banque aux ducats.
Un jour, sa femme assez jolie
Lui mit au monde un beau garçon.
Dans l'église, en cérémonie,
On asperge le nourrisson;
Puis, sur le livre de la vie,
Où tous les noms sont consignés,
Le pasteur, dans la sacristie,
Dit à Lucas: Monsieur, signez.
Et Lucas, selon sa manie,
Toujours l'esprit à son métier,
Très-nettement sur le papier,
Signa: *Lucas et compagnie.*

AUTRE.

La Veuve affligée.

Vous avez connu Chrisogon:
Il fut martyr du mariage.
Le jour, la nuit, tempête et rage
Avec sa femme étoient dans sa maison.
Pourtant cet homme étoit doux, étoit sage;
Et jamais, en nulle façon,

Ne contredit, dans son ménage,
Non sa femme, mais son démon.
Chrisogon meurt : la scène change.
Le désespoir, la plus sombre langueur
De sa moitié, par un retour étrange,
En cet instant, brisent le cœur.
Chacun s'étonne. Eh ! quel délire !
Vivant, il fut l'objet de sa fureur;
Et mort, son âme se déchire?
Moi, dit Cléon, je conçois sa douleur,
C'est qu'elle a perdu son empire.

A M. DE VOLTAIRE,

Le jour de sa fête à Ferney.

A la fête d'un souverain,
Le gala de la cour pour lui seul a des charmes;
Et souvent un mot de sa main,
Pour payer ses plaisirs a fait couler des larmes.
Vous avez un autre destin :
Chaque mot de la vôtre a le droit de nous plaire.
Et quand on célèbre VOLTAIRE,
C'est la fête du genre humain.

ÉPITRE

A Belle et Bonne.

BELLE et Bonne, c'est votre nom;
C'est le nom que vous donne un sage :

Il peint vos traits, votre raison,
Votre cœur et votre visage:
Vous tenez par un nœud plus saint
A l'Apollon qui vous baptise.
Quand, victime offerte et soumise,
Votre front alloit être ceint
Du triste bandeau d'Héloïse;
Quand la grille du repentir
Alloit vous ravir à ce monde;
Quand vous alliez vous engloutir
Au fond d'une prison profonde;
C'est lui qui, voyant vos appas,
Votre douceur, votre jeune âge,
Ferma l'abîme sous vos pas;
Et pour vous sauver du naufrage,
C'est lui qui vous tendit les bras.
D** fit plus encor peut-être;
Son esprit juste, aimable et doux,
Vous apprit sans peine à connoître
Le monde, et vos devoirs, et vous.
Dans cette agréable retraite
Où vous coulez vos heureux jours,
On voyoit que vous étiez faite
Pour vous conduire dans les cours;
Pour briller avec modestie,
Sans prétentions, sans détours,
Sans vanité, sans jalousie.
Mais il vaudroit encor bien mieux

Qu'un mortel, comme vous sincère,
Charmé de votre caractère
Tout autant que de vos beaux yeux,
Sût vous chérir et sût vous plaire;
Et qu'un respectable lien
Que les cours ne respectent guère,
Fît votre bonheur et le sien.

LE VOYAGEUR ET L'HABITANT DE FERNEY.

Dialogue sur le Tombeau de M. DE VOLTAIRE, *à Ferney.*

LE VOYAGEUR.

MONTREZ-MOI l'asile touchant
Où devoit reposer la cendre de Voltaire?

L'HABITANT.

Mon cœur s'émeut en approchant.
Sa tombe est sous vos yeux.

LE VOYAGEUR.

Dans ce lieu solitaire?
Quoi? cet informe amas de cailloux entassés
Devoit donc contenir sa dépouille mortelle!

L'HABITANT.

Sur cette pierre, hélas! tous les yeux empressés,
Quand sa mémoire est éternelle,
Auroient lu son nom, c'est assez.

LE VOYAGEUR.

Comment le possesseur de sa naissante ville,
Lui rendant un honneur nouveau,
N'a-t-il pas de lauriers entouré cet asile?

L'HABITANT.

Voltaire, des humains la gloire et le flambeau,
Méritoit les honneurs suprêmes;
Et s'il étoit dans ce tombeau,
Les lauriers y croîtroient d'eux-mêmes.

Les Époques.

Lorsque Buffon de la nature
Nous offre les tableaux divers,
Et fait à grands traits la peinture
Des époques de l'univers;
Séduit par l'heureuse magie,
Le brillant de son coloris,
Vingt fois j'ai relu ses écrits,
Il en est une qu'il oublie.

C'est l'époque où tant de bons rois,
Assis sur les trônes du monde,
Rendent à l'homme tous ses droits,
Et dont la gloire ne se fonde
Que sur les arts et sur les lois:

Où tenant le sceptre et la lyre,

De ces monarques le Nestor,
Des légions de son empire
Est moins le roi que le major :
Où tout-puissant, pour être juste,
De son pays il est encor
Le Virgile ainsi que l'Auguste !

Jusques dans le nord étonné
Le génie a porté sa flamme,
Catherine a donné son âme
Au corps que Pierre avoit créé.
Un autre Gustave sait être
De son pouvoir l'unique auteur :
De son peuple il devient le maître,
Le père et le législateur.

Et celui qu'à bon droit je nomme
Le Marc-Aurèle des Germains,
Qui préféra le titre d'homme
Au nom de maître des humains ;
Lorsque devant une couronne
La vérité veut se cacher,
Il l'ose appeler sur le trône,
Et lui-même va la chercher...

La France voit sa jeune reine,
Par les nœuds d'un hymen chéri,
Mêler au sang du grand Henri

Le sang d'Autriche et de Lorraine,
Dans un Fils objet de nos vœux,
Et dont nos cœurs suivront les traces,
Perpétuer pour nos neveux
Toute la splendeur des trois races,
Porter ces titres glorieux
Et les tempérer par les grâces...

Nous voyons d'un œil enchanté
Le fier vengeur de l'Atlantide,
Le patron de la liberté,
Contre un oppresseur irrité,
Prêter sa force et son égide;
Dans un âge si redouté
Jouir d'une gloire si pure;
De notre bonheur qu'il assure,
Composer sa félicité;
Le pouvoir de la royauté,
Dans ses mains être la mesure
Des biens faits à l'humanité;
Voilà pour la postérité
Les époques de la nature.

LEMIERRE.

Antoine Marin Lemierre, membre de l'académie française, né à Paris en 1733, mort à Saint-Germain-en-Laye, en juillet 1793, est auteur de plusieurs pièces de vers couronnées par l'Académie française, et des Poèmes des Fastes et de la Peinture. Le plus souvent sa poésie manque d'harmonie; mais elle se distingue par une foule de vers heureux et par un tour original et plein de verve. On a aussi de lui plusieurs tragédies dont les plus connues sont *Hypermnestre*, *Guillaume Tell*, et la *Veuve du Malabar*.

L'EMPIRE DE LA MODE.

Au milieu des objets que d'une main féconde,
La nature sema sur la scène du monde,
Dédaigneux dans le sein de la variété,
L'homme ingrat n'y voyoit que l'uniformité,
Mais la mode paroît, tout s'anime à sa vue;
Partout dans les esprits l'ardeur s'est répandue :
Le caprice l'annonce aux mortels enflammés,
Le préjugé soumis la suit, les yeux fermés;
L'altière vanité, sa compagne fidèle,
Agite ses hochets en marchant devant elle;

Le ridicule, ardent à venger ses attraits,
Sur qui s'écarte d'elle au loin lance ses traits.

Du haut d'un char rapide, et son trône et son temple,
La mode invente, ordonne, et règne par l'exemple:
Tels que dans nos guérets, d'Eole on voit les fils
Courber d'un seul côté les dociles épis,
Tels vers un goût nouveau les esprits qu'elle assemble,
Par elle d'un coup-d'œil sont pliés tous ensemble.
Elle chasse et ramène, elle élève, elle abat;
Sa main au même objet donne, ôte et rend l'éclat:
Le plus bizarre usage, ou le plus incommode
Plaît, loin de révolter, adopté par la mode:
Ce charme que son art prête à la nouveauté,
Ajoute à la parure, et même à la beauté,
Corrige les défauts, ou les transforme en grâces,
Rajeunit la vieillesse, en cache au moins les traces,
Et donne à la folie, à la frivolité,
Et du prix, et du lustre, et de la dignité.

O mode, c'est par toi que la terre animée,
Sur l'aîle du commerce et de la renommée,
Voit tes lois et tes dons traverser tant de mers,
Et d'un tropique à l'autre asservir l'univers.
Sur un sable mouvant par le zéphir tracée,
Ta volonté long-temps ne peut être fixée;
Souvent sur les mortels dont tu faisois l'espoir,
Ta rapide inconstance exerçant son pouvoir,

A révoqué tes lois, avant qu'ils les remplissent;
Tes dons portés au loin dans le trajet vieillissent,
Et des peuples jouets de ta légèreté,
Trompent l'impatience et la crédulité.

Tu plais, tu nuis; c'est toi, dont l'esprit despotique
Fit naître avec l'orgueil, la misère publique,
Et jadis entraîna par de folles erreurs
La ruine de Rome, avec celle des mœurs.
Tout suit tes étendards, tout cède à tes caresses;
La médiocrité prend l'essor des richesses,
Le nécessaire même est souvent immolé
A ce luxe inconstant par tes mains étalé.
O honte de nos jours! la vertu pour nous plaire,
Elle-même a besoin d'être ta tributaire;
Nul n'ose se montrer s'il ne vit sous ta loi;
Aucun goût n'est admis, s'il n'émane de toi;
Tes moindres volontés sont des ordres suprêmes;
Tu présides à tout, aux plaisirs, aux systèmes,
Aux études, aux jeux, au langage, aux écrits.
Mais quel nouvel objet frappe mes yeux surpris?
D'Esculape, Protée a-t-il pris la science?
De Protée, Esculape a-t-il pris l'inconstance?
Oui, quelquefois au sein des maux et des dangers,
Mode, tu tiens le fil de nos jours passagers;
La fortune paroît être en tout ton modèle;
Puissante, vaine, injuste, et légère comme elle,
Le faux goût par ta brigue est souvent ennobli,

Et tu mets en faveur l'homme fait pour l'oubli.

Quel usage inhumain mon esprit se retrace!
Quand l'honneur va laver l'affront qu'a fait l'audace,
L'ami de l'offenseur, l'ami de l'offensé,
Livrent entr'eux sans haine un combat insensé;
Mode, ce noir arrêt sort de ta bouche impie,
Ils n'ont rien à venger, ils s'arrachent la vie;
Usage aussi cruel que ces jeux destructeurs
Pour qui Rome autrefois trouva des spectateurs.

Par toi, cette liqueur loin du Croissant bannie,
Devint de tous les rangs la honteuse manie,
Des convives arma les infidèles mains,
Des Lapithes cruels retraça les festins,
Et sur la raison même exerça les ravages
Que causoient de Circé les perfides breuvages.

Eh! qui pourroit compter la foule des abus,
Enfants de ton caprice en tous lieux répandus?
Ta légèreté même en devient le remède;
Un goût absurde passe, un autre lui succède.

Le sage à tes décrets est bien loin d'applaudir,
Et cependant contre eux il doit peu se roidir;
Il supporte ton joug, que le cynique brave,
Jamais ton ennemi, mais jamais ton esclave.

Maîtresse des esprits captivés par ton art,

Fille de l'inconstance, ainsi que du hasard,
D'enchaîner l'univers, Mode, tes mains sont sûres,
Règne, préside aux jeux, gouverne nos parures,
J'abandonne ces goûts à ta frivolité;
Mais respecte les arts, les mœurs, la vérité.

Le Commerce.

Il est d'heureux climats, que sous un ciel serein,
La nature enrichit d'une prodigue main;
Il est de tristes bords, où la terre barbare
Ferme, ou n'ouvre qu'à peine un sein toujours avare:
Mais tout est limité, ses dons et ses refus,
Des besoins et des biens sont partout répandus;
Heureuse et sage loi, mère de l'harmonie,
Seul recours des humains, nœud puissant qui les lie:
Les peuples par les mers en vain sont séparés,
Par la nécessité l'un vers l'autre attirés,
Des différents climats où le sort les disperse,
Je les vois se répondre, unis par le Commerce:
Les trésors à la main, il court, le besoin fuit:
L'abondance circule, et le monde jouit.
Commerce, art bienfaisant, ta vigilance habile
Répare les refus d'une terre stérile:
Changé par tes présents, le bord le plus ingrat
Paroît aux yeux trompés un fertile climat:
Sous tes égales lois, tout reçoit et tout donne;
Sans même avoir semé, plus d'un pays moissonne.

La nature asservie au caprice des temps,
Est bizarre en ses dons, tes secours sont constants.
Si tu sers nos besoins, à des biens nécessaires
Tu joins du luxe encor les délices si chères,
Tu répands les plaisirs, l'opulence et l'éclat,
Et prépares de loin les forces de l'État.

Par toi Tyr fut brillante, et Carthage fameuse;
L'Arabie à tes soins dut le titre d'heureuse,
Trop indigne de l'être en ses climats féconds,
Dès qu'un vil brigandage eut profané tes dons:
Venise fut long-temps ton trône et ton école:
La Tamise par toi semble un autre Pactole;
Et le Batave heureux voit, par tes seuls bienfaits,
L'abondance étrangère habiter ses marais.
Qui le croiroit! souvent la main de la sagesse,
Pour mieux la conserver y borne ta richesse;
Tel d'un épais feuillage un ormeau trop couvert,
Par le fer dégagé, vit des rameaux qu'il perd.

Mais combien du commerce étendis-tu l'empire,
Aiguille si fidèle au Pôle qui t'attire!
Sous quels cieux éloignés nous ont poussés les flots!
Et quel globe inconnu sort pour nous du chaos!
O surprise! ô succès! sur une mer déserte,
A l'essor d'un mortel l'Amérique est ouverte;
Par ces hardis travaux, par ces nœuds fortunés,
Deux mondes se sont joints, l'un de l'autre étonnés.

Le commerce applaudit à ce brillant prodige :
Que d'illustres rameaux vont embellir sa tige !
Le Mexique vers nous fait voguer ses trésors,
Les biens de nos climats sont portés dans ses ports;
Vents heureux, soufflez seuls; respecte, mer profonde,
Ces dépôts mutuels confiés à ton onde.

Quel tumulte ! à l'éclat de ces trésors nouveaux
Les peuples attirés sont devenus rivaux :
Le liquide élément est le champ de la guerre ;
On court se disputer les tributs de la terre.
Et le peuple vainqueur, seul arbitre des mers,
Saisit l'utile honneur d'enrichir l'univers ;
La puissance dépend de l'empire de l'onde.
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Que d'objets sur ce bord! cent peuples n'en font qu'un;
J'y vois le monde entier; un intérêt commun
Rassemble tant d'humains de différents rivages,
Etrangers l'un pour l'autre et de lois et d'usages.
Quel pompeux appareil m'est offert sur les eaux !
On abonde, on s'empresse autour de cent vaisseaux,
Que de vœux satisfaits ! Le port semble avec joie
Embrasser le vaisseau que le ciel lui renvoie :
L'impatience accourt, recueille avec transport,
Les biens qu'elle attendoit, errante sur ce bord.
Au vaste sein des mers le vaisseau qui s'élance,
Devant lui sur les flots voit voler l'espérance,

L'intérêt à grands cris pressant les matelots,
De ses actives mains seconde leurs travaux,
Tandis que de l'honneur la foi publique éprise,
Avec la liberté sur la poupe est assise.

Et des nobles oisifs, trop vains de leurs blasons,
Croiroient par le commerce avilir leurs maisons!
Ah! loin ce préjugé funeste à la patrie!
L'oisiveté déroge, et jamais l'industrie;
Sur l'ancre commerçante, ingrats, cessez du moins
D'attacher vos mépris, vous, servis par ses soins.

Et vous illustre corps de guerriers maritimes,
Qui de nos pavillons défenseurs magnanimes,
Plutôt que de vous rendre en de rudes assauts,
Emportés par la poudre et vous et vos vaisseaux,
A de tels dévouements quelque prix qu'on décerne,
Souffrez qu'il en soit un pour un corps subalterne;
Séparez un peu moins dans vos esprits altiers,
Les vaisseaux commerçants et les vaisseaux guerriers:
Regardez Albion, notre antique rivale,
Qu'entr'eux elle eût tiré cette ligne fatale,
A l'empire des mers l'auroit-on vu monter?
Peut-être pour la vaincre il la faut imiter.

Les Hommes unis par les talents.

A la voix des besoins les humains se cherchèrent,
Et dans les premiers murs loin des bois s'assemblèrent:
Mais de cette union les nouveaux fondements
Pouvoient-ils s'affermir sans l'appui des talents ?
Non, sans doute, mortels. Si le génie est rare,
Ne dites plus, ingrats, la nature est avare:
Les célestes présents dont vous êtes jaloux,
Entre quelques humains sont partagés pour tous.
C'est un heureux lien qui s'étend et se serre,
Formé par peu de mains pour embrasser la terre.

Au-dessus des talents sous ces traits présentés,
Brille celui qui fonde ou régit les cités,
L'art du législateur, l'auguste politique,
Non cet art d'opprimer sourdement tyrannique,
Sous un nom respecté, talent vil et cruel;
Mais cette autre science, à l'exemple du ciel,
Secrète quelquefois, et toujours bienfaisante,
Qui consacre aux humains sa vertu vigilante,
Que le pouvoir seconde et jamais ne corrompt;
Je la vois en silence, une main sur le front,
L'autre en signe d'appui sur un peuple étendue;
La barbarie expire à ses pieds abattue;
L'homme étoit sans les lois ou sauvage ou pervers,
Ou le tyran de l'homme, ou seul dans l'univers;
Tout rentroit au chaos; Politique profonde,

Tu parus, on compta les premiers jours du monde:
On te vit commencer tes heureuses leçons,
Par la double harmonie et des vers et des sons [1],
Sous la loi du plaisir la terre alors crut vivre,
Chantant l'amour de l'ordre, elle apprit à le suivre;
Les esprits réunis bientôt furent ornés;
C'est à l'ombre des lois que tous les arts sont nés.
Mais quels troubles civils! quel effroyable orage,
Va de la politique anéantir l'ouvrage!
On se menace, on court à pas précipités;
Le fer brille, on se mêle: ah! cruels! arrêtez:
Société fatale, imprudente sagesse!
Solons, qu'avez-vous fait! trop heureuse rudesse,
Pour l'homme errant encor premier présent des cieux;
Il n'étoit que farouche, il est séditieux.
L'éloquence commande: ô puissance imprévue!
Par-dessus tous les cris sa voix est entendue;
Le fer tombe, tout cède, et les cœurs ulcérés,
Emportés loin de l'ordre, y sont déjà rentrés.

Ainsi donc à la fois les talents se servirent,
Et par eux des cités les liens s'affermirent,
Liens toujours plus doux et toujours plus serrés,
Dans les lieux par les arts de plus près éclairés.
Jetez au loin les yeux sur l'Egypte leur mère,
L'union des esprits fut son grand caractère;

1 Les premières lois étoient en vers et se chantoient.

On vit s'étendre ainsi ce peuple d'inventeurs;
Il dut ses mœurs aux arts, et son empire aux mœurs.
Quand l'Alphée orgueilleux voyoit à chaque lustre
Les peuples assemblés couvrir sa rive illustre,
Ces jeux où triomphoient les talents excités[1],
Étoient l'art de la Grèce, et le nœud des cités.

Les talents en des jours plus féconds en miracles,
Pour unir les mortels n'ont point connu d'obstacles.
Sagement inquiète en ses nobles desseins,
La physique s'écrie, il est d'autres humains;
Soudain nouvel arbitre et de l'onde et d'Eole,
L'aimant qui s'ignoroit, interroge le pole;
Sous des cieux inconnus un monde découvert,
Se réunit à nous, nous imite et nous sert.
Il n'est plus de longs cours sur l'élément humide,
Il n'est plus ni d'erreurs ni de nocher timide;
L'œil fixé sur l'aimant on court toutes les mers,
Le commerce a peuplé les liquides déserts;
Chaque route est connue, et l'onde où tout s'efface,
De la poupe qui fuit semble garder la trace.

O vous, peuples nombreux de ces vastes pays,
Découverts par l'Europe, et par elle conquis,
La force vous dompta, mais nos mœurs vous soumirent,
Le fer fit la conquête, et les arts l'adoucirent:
L'Américain changé s'unit à ses vainqueurs.

1 On envoyoit les poëmes aux jeux olympiques.

Ailleurs du vaincu même un vainqueur prend les
mœurs :
Le Catay s'asservit son conquérant barbare,
Tout périt, hors les lois, sous l'effort du Tartare;
Et ce long mur franchi par ses incursions,
Sépare deux pays et non deux nations.

Du rapide Wolga parcourons les rivages;
Cet empire aujourd'hui rangé sous des lois sages,
Des arts n'avoit reçu ni cherché les clartés :
Là, tout étoit sauvage aux lieux même habités;
Le Russe, sans commerce, et sans lois, et sans villes,
Dans la férocité de ses mœurs indociles,
Sur la terre à lui-même étoit presque étranger :
Pierre amène les arts, Pierre vient tout changer,
Des fanges d'un marais sort une ville immense,
De la société le règne heureux commence;
Les Russes sont unis quand leurs yeux sont ouverts,
L'univers naît pour eux, comme eux pour l'univers;
Et réparant ainsi tant de siècles de honte,
Au rang des nations le monde enfin les compte.

Qui l'auroit cru? des feux par la guerre allumés,
Ces nœuds, fruits des talents, ne sont point consumés;
L'ambition encor et l'intérêt divisent,
Mais malgré ces débats, les esprits fraternisent:
Haines de nations, vos venins sont bannis,
Les peuples sont en guerre, et les hommes unis.

L'UTILITÉ

Des Découvertes faites dans les Sciences et dans les Arts, sous le règne de LOUIS XV.

CROIRE tout découvert, est une erreur profonde;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde;
Souvent sans nous le temps, quelquefois le hasard
Fut l'auteur d'un prodige ou l'inventeur d'un art;
Mais plus d'un germe heureux demeure oisif encore,
Privé du feu divin qu'il attend pour éclore;
Le génie est ce feu, créer est son destin,
L'esprit d'un seul s'épuise et non l'esprit humain.

Où suis-je entré? Quel est cet appareil magique,
Dressé pour nous offrir la puissance électrique?
Un nouveau phénomène [1] est rival de l'aimant,
Un fluide subtil, au double mouvement,
De tout ce qui l'enferme avec force s'échappe,
Il court d'un corps à l'autre, il étincelle, il frappe.
Moteur impétueux, son rapide secours
Peut au sang arrêté [2] rendre son premier cours,
Utile découverte et ressource hardie
Pour cet art inventé par l'amour de la vie.

1 L'électricité.

2 Elle peut guérir la paralysie. *Voyez les leçons de Physique de M. l'abbé Nolet.*

Est-ce en moi vain délire, ou prophétique ardeur ?
Mon espoir est trop grand pour n'être qu'une erreur ;
Ce prodige naissant dont la cause est obscure,
Mortels, doit être un jour la clef de la nature.
Séjour des malheureux que Thémis tient aux fers,
Et vous, lieux d'assistance au pauvre infirme ouverts,
Vous aussi souterrains à qui nos bras arrachent
Les métaux dangereux que vos antres nous cachent,
Vaisseaux dans un long cours trop souvent égarés,
Qui portez tout un peuple en vos flancs resserrés,
A la contagion vous alliez être en proie,
Contre elle quel pouvoir la physique déploie !
Des zéphyrs excités [1] le favorable essaim
Entre de toutes parts, erre dans votre sein ;
Soudain tout est par eux rafraîchi d'un coup d'aile;
Leur haleine se joue et l'air se renouvelle :
Héros qui dans Lemnos te vis abandonné,
Au temps où tu vécus si cet art étoit né,
Peut-être on eût moins craint cette vapeur impure
Qu'au vaisseau de tes Grecs exhaloit ta blessure.

Quels trésors inconnus ces savants passagers [2],
Cherchent-ils sur les mers à travers les dangers ?

1 Le ventilateur de M. Halles, anglais, adopté en France pour les mines, les vaisseaux, etc.

2 Voyages de MM. Maupertuis, Clairaut, le Camus, sous le pôle, et de MM. de la Condamine, Godin, Bouguer, sous l'équateur.

Disciples de Newton, flambeaux de la physique,
Les uns sont emportés où brûle l'écliptiqne,
Les autres sont guidés vers les antres du nord,
Louis même préside à leur pénible effort;
La soif de la science a dirigé leur route;
Des ports de nos climats partis avec le doute,
Ils revolent vers nous avec la vérité,
Ils n'ont craint que l'erreur, et ce voile est ôté.
Aux lieux où de la terre ils fixent la figure,
Une illustre colonne [1] atteste sa mesure;
Monument glorieux plus digne de nos vers,
Que celui dont Hercule étonna les deux mers.

Peinture, un nœud puissant aux sciences te lie,
Elles te doivent trop pour que ma voix t'oublie,
Avant nous le tissu par tes mains animé
Sous la lime du temps périssoit consumé.
Quels secours! chaque image en son ordre enlevée [2]
Sur un autre tissu passe et vit conservée;
L'Envie à cet aspect baisse un front confondu,
L'art renaît, l'œil s'étonne, et le temps est vaincu;
Vous vivez à jamais, héros, grâces et sages,
Vous tous dans vos portraits, l'artiste en ses ouvrages.

1 Cette colonne a été abattue, mais elle doit être rétablie.

2 La translation des tableaux d'une toile usée à une autre.

Qui pourroit du burin oubliant les progrès,
De ces traits délicats abaisser les succès?
Ainsi que la peinture [1] il imite avec grâce;
Mais l'âme des couleurs manque aux objets qu'il trace;
Tout ne vit qu'à demi par ce sombre travail,
Les prés sont sans verdure et les fleurs sans émail.
Un autre art plus heureux dans l'instant multiplie,
Mais colore l'image, en augmente la vie;
Largesses du burin, vif éclat du pinceau,
Je vois tout réuni par ce talent nouveau.

Quel phénomène encor naît d'une autre industrie!
L'art des Zeuxis s'étend, s'éclaire, et se varie;
En vain de ce prodige un autre âge est l'auteur,
Le nôtre le retrouve, il en est l'inventeur;
On étale à nos yeux de nouvelles merveilles,
Peintes avec ces sucs cueillis par les abeilles;
De l'insecte rongeur ces traits sont respectés,
Sous quelque oblique aspect qu'ils nous soient présentés,
Jamais par le faux jour qu'on prendroit pour un voile,
On ne voit les objets confondus sur la toile,
Et l'on peut du pinceau réparer les erreurs,
Sans altérer l'accord des premières couleurs.

O découverte heureuse, et trop peu célébrée!
O ressource publique, à mon siècle assurée!

1 Les tableaux imprimés.

Sur les dons de Cérès quelle contagion !
L'épi tomboit en poudre atteint d'un noir poison [1] ;
Un génie a paru, dont la France s'honore,
Habile, industrieux, plus citoyen encore,
Et par un philtre utile avec art préparé,
Sous ses heureuses mains l'épi s'est épuré.

Combien d'autres secours l'homme aujourd'hui s'assure !
Que de voiles levés qui couvroient sa structure !
Que de ressorts adroits inventés pour nos arts [2] !
De regards créateurs jetés de toutes parts !
De succès trop nombreux pour qu'ici je les peigne !
Combien d'autres vont naître, ô Louis, sous ton règne ;
Il faut le voir entier pour remplir mon sujet,
Mais puisse être à jamais mon ouvrage imparfait !

A MADAME D...

Sur la mort de son Fils, âgé de huit ans.

Tu perds un fils dès ses plus jeunes ans,
Douce espérance à ton cœur arrachée,
Tendre fleur que les vents de leur souffle ont séchée
Dès les premiers jours du printemps;
J'ai dû respecter des instants
Où la douleur même a des charmes,
Pour détremper un noir poison

1 Maladie des blés, guérie par M...

2 Mécanique de Vaucanson.

J'ai dû laisser couler tes larmes,
Mais après la nature écoute la raison :
A sa clarté si ton œil s'ouvre,
Tu ne verras plus de tombeaux,
Tu verras seulement l'asile du repos,
Et sous le cyprès qui le couvre,
Un enfant à l'abri des maux.
Né de toi, mère tendre, il eût été sensible,
C'est un bien trop incompatible
Avec le bonheur et la paix :
Ah! juges-en par tes regrets,
Ton fils est délivré d'un avenir pénible,
Plus à plaindre vivant qu'il ne l'est chez les morts,
Il auroit bu jusqu'à la lie
La coupe amère de la vie,
Dont il n'a touché que les bords.
Hé! que perd-il! qu'eût-il vu sur la terre?
Malheur, crime ou sottise, impuissance des lois,
Les préjugés, les passions en guerre,
Les humains policés et pervers à la fois,
Dangereux avec des mœurs douces,
Semblables à ces champs d'Enna
Couverts de fleurs, mais sujets aux secousses,
Mais souvent infestés des laves de l'Etna.
Qu'eût-il vu de plus près? rien, qu'un troupeau frivole,
Sous le nom de société,
Des hommes personnels que l'intérêt isole,
La vertu sans honneur, et l'or seul respecté,

La morale elle-même à l'usage soumise
Dans cette tourbe d'insensés,
Et l'honnête homme foible assez
Pour toucher dans la main de celui qu'il méprise.
En proie aux passions d'autrui,
En butte aux siennes, quel système
Contre la fortune et lui-même
Auroit pu lui servir d'appui?
Ton fils un jour par son étoile
Peut-être tout entier vers le doute emporté,
Auroit voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité,
Non pas ce que Nolet chercha dans son école,
Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiseau vole,
Vains secrets qu'on ignore avec tranquillité;
Mais qu'est-ce que notre être, et quel sort arrêté
Par la volonté souveraine
Hors des temps écoulés attend la race humaine
Dans l'immobile éternité:
Incertitude affreuse à mon âme oppressée,
Et qui vingt fois sur mon chevet
Auroit desséché ma pensée,
Si mon cœur ne m'en eût distrait,
Remettant tout dans ma foiblesse
A l'impénétrable sagesse
Du Dieu juste et bon qui m'a fait.
Au sein d'une heureuse ignorance,
Ton fils exempt de ces combats,

Est tombé doucement dans l'ombre du trépas.
Du milieu des jeux de l'enfance,
Il franchit sans effroi l'abîme redouté
Au bord duquel épouvanté
L'homme se rejette en arrière,
Craignant la nuit et la lumière,
Et l'horreur du néant et l'immortalité.
Heureux ceux dont le ciel abrège ainsi la course!
Perdre la vie aussi près de sa source,
C'est un échange et non pas une mort.
Ton fils a terminé son sort,
Mais du moins sous les lois de l'éternelle cause,
Par le plus court chemin arrivé dans le port,
Quelque part qu'il soit, il repose.

Au Sommeil.

Sommeil, divinité chérie,
Qui, sur ton aile rembrunie,
Nous portes les songes légers;
Tu suspens dans l'âme assoupie
Les autres rêves mensongers
Qui nous occupent dans la vie;
Viens, accours, verse tes pavots
Sur ma paupière appesantie,
Mes sens ont besoin de repos;
La nuit règne, tout est tranquille,
Tu n'entendras dans mon hameau

Que le murmure d'un ruisseau
Qui coule autour de mon asile.
D'auprès de moi rien ne t'exile,
Pourquoi fuirois-tu mon rideau?
Fuis cet ambitieux qui brigue
Quelque place ou quelque brevet;
Le réveil-matin de l'intrigue
Ne sonne point à mon chevet.
Livre au tourment de l'insomnie
Ce lâche Zoïle tombé
Dans le marasme de l'envie;
Et cet avare au teint plombé,
Que son inquiète manie
Sur des monceaux d'or tient courbé!
Mais moi, moi qui te sollicite,
Après un innocent travail,
Qui, sur ma porte, où je t'invite,
N'ai point pour toi d'épouvantail,
J'ai quelques droits à ta visite.
Je sens que l'air se rafraîchit,
La nuit va replier ses voiles,
Déjà pâlissent les étoiles
Devant l'aube qui les blanchit.
Dieu charmant! quels lieux te retiennent,
Quels soins t'occupent loin de moi!
Quoi! des heures qui t'appartiennent,
Vont-elles s'écouler sans toi?
Me suis-je trompé? le coq chante;

Il recommence, je l'entends,
Le jour va poindre, et je t'attends.

Quoi! ma prière est impuissante,
Et j'ai jeté ma plainte aux vents!
Je t'invoquois, fils des ténèbres;
Toi, Dieu! j'ai profané ce nom,
Reste avec tes vapeurs funèbres,
Sur la rive de l'Achéron.
La foule effrayante des ombres,
Les vampirs, les spectres volants,
Tous les fantômes des bords sombres,
Voilà ta cour et tes suivants.
A des épouses meurtrières
Tu livras les fils d'Egyptus,
Et de l'incorruptible Argus
Tu vins fermer les cent paupières.
L'habitant des murs de Paris,
En des temps de trouble et de schisme,
Dans ton lâche sein fut surpris
Par la dague du fanatisme.
Fuis, te dis-je, fuis loin de moi,
Tu ne fais qu'abréger la vie,
Et je puis reposer sans toi.
Le méchant seul craint l'insomnie,
Il entend trop distinctement,
Dans la nuit et dans le silence,
Cette voix de la conscience,

Qui l'agite même en dormant;
Mais le mortel irréprochable,
S'il veille seul, lorsque tout dort,
Goûte la paix inaltérable
D'un cœur à l'abri du remord;
Et cette tranquillité pure
Écartant les sombres ennuis,
Rafraîchit son sang à mesure
Dans la marche lente des nuits.

Mais quelle douce rêverie,
Par des charmes assoupissants,
Brouille ma pensée obscurcie,
Et laisse défaillir mes sens!
Quel baume lentement circule
Et s'insinue en tout mon corps!
A peine ma voix articule,
Mon œil se ferme... je m'endors.

Sur la nouvelle Année.

Non, mes contemporains, non, lorsque l'an s'achève,
Je n'en murmure point : il s'est évanoui,
Mais je vois que j'en ai joui :
Je ne vois point ce qu'il m'enlève.
C'est assez que le temps qui va tout moissonnant
Du bout de ses ailes rapides,
Sillonne nos fronts en passant,
Sans creuser nous-mêmes nos rides

Par un tour d'esprit affligeant.
Des humains que la foule vaine
Se considère à tous moments
Comme une victime du temps,
Dès qu'il m'épargne, il est la mienne;
Et d'un esprit qui se résout
Aisément à sa destinée,
Je dis : « Voilà donc une année
« Dont nous sommes venus à bout! »
Hé quoi! plus que le vol de ce temps qui nous frappe
Aimerions-nous le fardeau de l'ennui?
On se plaint que le temps ait fui,
Il faut qu'il pèse ou qu'il échappe.
Remonte à ton enfance et revois ces pédants
Qui, la férule en main, guidoient tes premiers ans;
Devant tes livres, sur ton siége,
Tu disois en frappant du pied,
« Mon Dieu, que je suis ennuyé
« De mon âge et de mon collége! »
Le temps traînoit alors ses pas appesantis,
Et maintenant il prend la fuite :
Il ne va point, il va trop vite,
Mais accorde-toi donc; maintenant et jadis,
Crois-moi, rien n'a changé; ton cœur insatiable,
Tes vœux, tes désirs inconstants,
Pauvre insensé, voilà le sable
Où ton œil mesure le temps.
Pourquoi ces révoltes si vaines,

Tous ces hélas, tous ces soupirs?
— Mais il emporte mes plaisirs;
— Mais il emporte aussi tes peines.
Ne pouvant fixer ton destin,
Saisis bien le présent qui glisse sous la main;
Si tu sais en user, il laissera des traces
Qui charmeront ton souvenir;
L'emploi de chaque instant est un fonds que tu places
Au profit de ton avenir.
Ceux qui perdent leur vie inquiète ou frivole
Sur l'édredon des voluptés,
Auprès d'un coffre-fort, autour d'un cavagnole,
Ou sur les bords du puits où sont les vérités,
Qu'ils gémissent entre eux de ce temps qui s'envole.
Mais veux-tu sans regret voir la fuite des ans?
Rentre au fond de ton cœur, et tâche de te rendre
Un meilleur compte des moments;
Si la vie est un point, fais le bien pour l'étendre.

Le Serin.

Une beauté chère à Catulle,
Raffola jadis d'un moineau,
Malgré le fredon ridicule,
Et la roture de l'oiseau;
Vous placez mieux votre tendresse;
Celui que votre main caresse
Est un oiseau de qualité:
Par son chant, par sa gentillesse,

Digne d'être partout fêté;
C'est le héros de son espèce;
Aussi charme-t-il sa maîtresse,
Surtout quand de vos doigts mignons
Lui prêtant des grâces nouvelles,
Vous lui faites des échelons
Qu'il parcourt en battant des ailes.
Votre jeune cœur en est fou,
Il voltige sur la toilette;
Il est sur le sein, sur le cou;
Sur la tête; il vous sert d'aigrette;
Qu'il vous défrise, il est baisé
Entre vos lèvres demi-closes,
Et le bec du petit rusé
Semble pomper le suc des roses.
Que l'oiseau donc, si renommé
Pour avoir su plaire à Lesbie,
Cède au serin non moins aimé,
Qui charme votre fantaisie.
Non, le chenevis parfumé
Et le nectar, et l'ambroisie
Qui nourrit le moineau latin,
Dans les bocages d'Idalie,
Selon moi, ne vaut pas un grain
Du millet pris dans votre main
Par l'oiseau dont la mélodie
Et l'aimable mutinerie
Vous amusent soir et matin.

Quand vous recevrez d'hyménée
Nouveau titre et nouveau destin,
Heureux qui dans cette journée
Prendra la place du Serin!

A MADEMOISELLE DE***

Qui avoit l'habitude de veiller.

Hé! quoi, des heures de repos
Faire des veilles meurtrières,
Et fouler aux pieds les pavots
Qui devroient couvrir vos paupières!
Vous fiez-vous à vos vingt ans?
Ou, lasse de vos agréments,
Dans votre nocturne manie,
Voulez-vous, sous un œil éteint,
Remplacer les fleurs d'un beau teint
Par la pâleur de l'insomnie?
Hélas! sur les ailes du temps,
La beauté s'envole assez vite!
Ne précipitez point sa fuite
Par des caprices imprudents.
Héro veilloit, mais pour attendre
Le jeune et fidèle Léandre,
Qui bravoit un ciel obscurci
Et l'onde en courroux, pour se rendre
A son tête-à-tête chéri.
Pénélope faisoit aussi

De ses nuits l'entier sacrifice,
Attendant toujours son Ulysse,
Objet de son tendre souci.
Mais vous, qui, malgré la couronne
Dont les Grâces vous ont fait don,
Semblez vivre dans l'abandon
Des droits que la beauté vous donne;
Vous dont l'esprit se passionne,
Non le cœur; vous enfin, dit-on,
Qui n'attendez jamais personne,
Quel est donc ce travers nouveau?
Vénus, aux couleurs si vermeilles,
N'a point choisi pour son oiseau
Le hibou, triste amant des veilles.
Au sommeil laissez-vous gagner;
Car de votre couche déserte
C'est trop long-temps vous éloigner;
Et de vos nuits, en pure perte,
L'Amour commence à s'indigner.
Il venge l'affront qu'on lui cause:
Optez donc, et dès aujourd'hui,
Ou dormez lorsque tout repose,
Ou veillez quelquefois pour lui.

L'Aveugle de Palmire.

Acante dans Palmire, au matin de ses ans,
Hélas! avoit perdu le plus cher de nos sens;
Une lymphe épaissie autour de sa paupière,
Fermoit languissamment ses yeux à la lumière:
Acante cependant aimoit, étoit aimé.
A blesser par la vue, amour accoutumé,
Changea de traits. Aimer sans voir, l'exemple est rare;
Mais être aveugle et plaire est encor plus bizarre;
A l'aveuglement près, le jeune Acante est beau;
Et tel on peint l'amour quand il porte un bandeau.
Eglé, de tous ses pas la fidèle compagne,
Le guidoit par la main, soit que dans la campagne
Il errât avec elle à l'ombre des palmiers,
Soit que de ses voisins il cherchât les foyers;
Le besoin qu'il avoit d'un secours si propice
Attachoit près de lui sa jeune conductrice:
Consolé, presqu'heureux dans un si grand malheur,
Le bras qui le soutient fait palpiter son cœur,
Il soupiroit pourtant. Ne point voir ce qu'on aime,
Se sentir comme absent en sa présence même!
Eglé, comme on le croit, se donnoit plus d'un soin,
S'enquéroit du remède, et le cherchoit au loin;
Quelquefois gravissant les montagnes voisines,
Peut-être, disoit-elle, errant sur ces collines,
Peut-être sous mes pieds je foule en ce moment
L'herbe dont la vertu guériroit mon amant.

Voyoit-elle d'un roc jaillir une eau limpide?
Hasardant du rocher la descente rapide,
Elle tendoit un vase au passage des flots,
Et sur les yeux d'Acante elle épanchoit ces eaux.

Cependant un bruit court que dans le voisinage,
Un vieillard a paru de retour d'un voyage;
Qu'un végétal de l'Inde apporté par ses mains,
A la clarté du jour rouvroit les yeux éteints :
De quel zèle animée et de quelle espérance
Eglé court du vieillard implorer l'assistance!
Vous rendriez la vue! une herbe a ce pouvoir!
Ah! si vous me servez, si mon amant peut voir,
C'est moi qui vous devrai le bonheur de ma vie.
Je pourrai, lui dit-il, contenter votre envie.
C'étoit dans ces beaux jours, où l'astre des saisons,
Dégagé des frimats qui voiloient ses rayons,
Lui-même à nos regards découvrant l'œil du monde,
Répand sur l'univers sa lumière féconde,
Fait circuler la séve, et dans les végétaux
Porte des sucs plus prompts à soulager les maux.
Sous de jeunes palmiers, auprès d'un cèdre antique,
Se dessine une enceinte, un asile rustique;
Le vieillard se rendra sous cet ombrage frais;
Acante avec Eglé vient dans ce lieu de paix.
Sur un tertre couvert de mousse et de verdure,
Amphithéâtre orné des mains de la nature,
Des filles du canton un essaim empressé,

Avec un doux tumulte à l'envi s'est placé.
Devant cette assemblée ingénue et riante,
Acante vient, paroît, et languit dans l'attente.
Eglé part et s'élance : Ah! dit-elle au vieillard,
A vos soins généreux laissez-moi prendre part;
Autant que je le puis, qu'au moins je contribue
A rendre à mon amant le bienfait de la vue;
Ces sucs, dirai-je un jour, c'est moi qui les filtrai;
J'en deviendrai plus chère aux yeux que j'ouvrirai.
Le vieillard attend tout de l'herbe bienfaisante,
Et quelque chose aussi des doux soins d'une amante:
Pour recevoir le suc dans cette herbe caché,
Le visage en arrière, Acante s'est penché;
De ses doigts délicats, goutte à goutte elle exprime
Sur de débiles yeux l'herbe qui les ranime;
Long-temps de la paupière elle humecte le tour;
Enfin le jeune Acante alloit revoir le jour:
Mais la mère d'Eglé, mère tendre et sévère,
La tirant à l'écart : Tu sais si tu m'es chère;
Te voir heureuse, Eglé, voilà mes premiers vœux:
Mais redoute un peu plus un penchant dangereux:
Tu te crois adorée, et sur quelle assurance?
L'amour, ma chère Eglé, n'est que la préférence;
Ton amant au hasard s'est rangé sous tes lois,
Et, privé de la vue, il n'a pu faire un choix.
Mais veux-tu l'éprouver? tu ne tarderas guères,
Mèle-toi, sur ce tertre, à ces jeunes bergères;
L'amour doit l'éclairer sur un choix aussi doux,

Va donc, qu'il te devine, il sera ton époux.
Dans le groupe enchanteur la voilà confondue,
Acante entrevoyoit, il recouvre la vue;
Acante ouvre les yeux, il ne cherche qu'Eglé:
Quel spectacle imprévu frappe son œil troublé!
Mille objets ravissants, mille grâces naïves
Tiennent de ses regards les prémices captives.
Tel un parterre orné du mélange des fleurs,
Etale à notre vue et confond leurs couleurs.
Tant de jeunes beautés charment les yeux d'Acante,
Et dans aucune encore il ne voit son amante;
Il observe, il approche; un de ces doux objets,
Au passage arrêtoit ses regards inquiets,
Sa vue est en suspens, son âme est interdite,
Dieux, se dit-il, est-ce elle? Il s'alarme, il hésite;
Prends garde, Acante, Eglé reçut en vain ta foi,
Si ton œil se méprend, elle n'est plus à toi;
Ton cœur ne la voit pas! ton amante fidèle,
Si tu la méconnois, te pardonnera-t-elle?
Acante en soupirant regarde vers les cieux:
Grands Dieux! s'il faut la perdre, ah! refermez
mes yeux.
Sur ces jeunes objets pleins de charme et de grâce,
Son œil irrésolu passe encore et repasse;
Enfin à des regards où le trouble et l'amour,
Et la crainte et l'espoir se peignoient tour à tour,
Ah! c'est elle, et soudain il vole à son amante,
Il tombe à ses genoux!... chère Eglé!... cher Acante.

La Politique.

Il est un antre sourd que nul écho n'habite,
Retraite à la lumière, au tumulte interdite;
La politique y veille, un voile sur le sein,
Un masque sur le front, un compas à la main :
L'intérêt, l'œil en feu, s'agite, erre autour d'elle;
Le mystère attentif la couvre de son aile :
Cet antre obscur, profond, par des chemins étroits,
Par de longs souterrains mène aux palais des rois;
C'est par-là qu'en secret soufflant l'esprit d'intrigue,
La politique ourdit les trames de la brigue;
Qu'entre les souverains, des coups inattendus,
D'un bras lent, mais plus sûr, sont portés ou rendus;
Par elle en des traités, où l'intérêt enchaîne,
On quitte la cuirasse, et l'on garde la haine :
D'un beau dehors par elle un forfait revêtu
Se nomme art de régner, raison d'état, vertu.
Ici, filles des rois, forçant vos destinées,
Elle écarte l'amour de vos grands hyménées,
Et sous le diadême elle a souvent caché
Le cyprès des ennuis à vos fronts attaché.
Ailleurs son vain fantôme est pris pour elle-même;
Et sauvant avec art l'honneur du diadême,
Elle offre aux yeux trompés pour des ressorts de cour,
Ce qui n'est que l'effet d'une intrigue d'amour.
Tantôt flattant pour nuire, elle sait, par des fêtes,
Préparer sourdement les publiques tempêtes;

Tantôt pour imposer de tyranniques lois,
De la religion elle emprunte la voix.

Où court, le glaive en main, ce mortel fanatique?
Par lui, si je l'en crois, le ciel tonne et s'explique;
Il ravage, il détruit : quels fondements cruels
Pour un trône nouveau, pour de nouveaux autels?
Conducteur de chameaux, quel étonnant prestige
En roi législateur, en maître, en dieu l'érige?
Le glaive a-t-il tout fait? Non, quel qu'en soit l'effort,
Pour se déifier, c'est son moindre ressort;
Il connoît les humains : voilà son art suprême.
Les passions qu'il flatte, et non l'effroi qu'il sème,
Font tomber l'Arabie aux pieds de Mahomet.
Conquérant, il vainquit, politique, il soumet.

De ces grands changements, si mon âme surprise,
S'élance de la Mecque aux bords de la Tamise,
Qu'y verrai-je? un tyran du nom de protecteur,
Devant la liberté, couvrant l'usurpateur :
Austère ambitieux, tartuffe sanguinaire,
Meurtrier de son roi, qu'à l'Anglais il défère;
Couvrant sa cruauté de la religion;
Redouté de l'Europe autant que d'Albion :
Des esprits qu'il ménage, impérieux arbitre;
Roi d'autant plus puissant qu'il n'en prend point le titre
Météore effrayant! quel est ton dernier sort?
Cromwel, de mille éclairs le ciel s'arme à ta mort :

Mais tu n'attires point de tempête civile;
Tu meurs, comme Sylla, dans le sein de ta ville.
Le seul que l'on ait vu, sous le voile des lois,
D'une leçon pareille épouvanter les rois.

Quoi! le crime et la fourbe! est-ce ainsi que l'on règne?
Non, cet art monstrueux, que tout grand cœur dédaigne,
Du pouvoir souverain est l'exécrable abus.
Rome, jusqu'à Tarquin, régna par les vertus :
Indocile consul, Varron, quand tu ramènes
Les restes fugitifs des légions romaines,
Dans son abaissement, conservant sa hauteur,
Le sénat te reçoit comme un triomphateur.

Auguste de son règne ensanglante l'aurore :
On conspire, il punit; et l'on conspire encore.
Quel frein mettre aux complots? comment vivre et régner?
Sa politique heureuse est de tout pardonner.
Clément, il affermit, bien mieux que sanguinaire,
Le colosse ébranlé du pouvoir arbitraire :
Dès qu'il est vertueux, le peuple est désarmé;
Dès qu'il est bienfaisant, l'empereur est aimé.
Vous, demi-dieux mortels, sous le nom de couronnes,
Et vous en qui l'état doit trouver ses colonnes;

Votre génie en vain surprend tant de secrets,
Prévient tant de desseins, pèse tant d'intérêts :
Voulez-vous être grands, soyez vrais et sincères;
Gardez-vous d'imiter les Séjans, les Tibères,
Tant d'autres oppresseurs, dont la main tour-à-tour
Portoit ses coups dans l'ombre, ou frappoit au grand jour,
Monstres, dont la science indignement profonde,
Fut la honte du trône et le fléau du monde.
Qu'importe un art qui brille en opprimant l'état?
Les feux d'un incendie ont ce funeste éclat.
Sans souiller le dépôt de la Toute-Puissance,
Sachez porter le sceptre et tenir la balance.
Rois, agissez en rois, sans manèges honteux;
Visir, sers tes sultans, mais l'honneur avant eux.
La prudence n'est point la sœur de l'artifice :
La splendeur des états n'est que dans la justice.
Pour le bien de la terre, établis par les cieux,
Ayez l'ambition de ressembler aux dieux;
Leurs desseins sont voilés sans être moins augustes,
Soyez profonds comme eux, mais comme eux soyez justes.

FRAGMENTS

DES POÈMES DES FASTES ET DE LA PEINTURE.

Le Clair de Lune.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre, aussi calme que toi.
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leurs cours silencieux;
Du disque de Phœbé la lumière argentée,
En rayons tremblotants sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux;
Des différents objets la couleur affoiblie,
Tout repose la vue, et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer.
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure:
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

Les Fleurs.

O des sens enchantés délices innocentes !
O suaves beautés sans cesse renaissantes !
Ainsi que sur les fleurs Zéphyr se balançant,
De leur brillant duvet teint son aile en passant,
Ainsi de ces objets mon esprit se colore ;
La lyre sous mes doigts en devient plus sonore ;
La douce mélodie embellit mes concerts,
Et le charme du lieu se répand sur mes vers.
Recevez donc mon hymne, ô vous, fleurs du bocage,
Des belles à la fois la parure et l'image !
Au milieu des cités, et jusque dans les cours,
Vous brillez même auprès des plus riches atours ;
Que du feu le plus vif le diamant scintille,
Plus de charme se mêle à votre éclat tranquille,
L'aiguille et le pinceau viennent vous consulter :
Le chef-d'œuvre de l'art est de vous imiter.

. . . . . .

Vous êtes des plaisirs l'emblème et l'attribut ;
L'amitié tous les jours vous apporte en tribut ;
D'une fenêtre à l'autre on nous dit, fleurs discrètes,
Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes.
Point de fête sans vous, sans vos brillants festons ;
Vous changez en bosquets le sein de nos maisons,
Votre émail aux autels embellit les offrandes,
Et l'horreur des tombeaux se perd sous vos guirlandes.
Le plus sombre reclus commerce avec les fleurs ;

Tous les aimables goûts sont au fond de nos cœurs;
Tant la nature en nous, puissante, impérieuse,
Des tristes préjugés toujours victorieuse,
Au milieu des langueurs d'un volontaire ennui,
Rappelle l'homme encore au plaisir qu'il a fui!
Ah! que sur ton instinct ta vertu se repose,
Homme, un Dieu t'apparoît dans ces buissons de rose,
Ce Dieu qui de ses mains a paré ton séjour,
Par cet attrait lui-même a cherché ton amour.
La terre étoit en vain de moissons revêtue;
Sans les tapis de fleurs, la terre eût été nue;
Elle devoit encor, riche de toutes parts,
En servant nos besoins, enchanter nos regards.

Le Printemps.

Le printemps qu'annonçoit l'hirondelle,
Des saisons à mes yeux vient d'ouvrir la plus belle;
Le chêne s'est éteint dans nos foyers déserts,
Et des arbres déjà tous les sommets sont verts;
Les troupeaux, librement épars dans les campagnes,
Broutent le serpolet au penchant des montagnes;
Les oiseaux, dans les bois, par couples réunis,
Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids:
J'entends le rossignol caché sous le feuillage
Rouler les doux fredons de son tendre ramage.
Les champs d'herbe couverts, les prés semés de fleurs
De leurs riants tapis font briller les couleurs;

Le lilas flatte plus les regards de l'Aurore,
Que les rubis de l'Inde et les perles du Maure;
Et les zéphyrs légers, voltigeant sur le thym,
Nous rapportent le soir les parfums du matin.
Ah! lorsque le printemps, d'une amoureuse haleine,
De nos champs embellis vient ranimer la scène,
Quel œil inanimé voit sans ravissements
Après ces longs frimas ces spectacles charmants?
Quel est le voyageur, monté sur la colline,
Qui, voyant quel tableau devant lui se dessine,
Ne promène ses yeux sur le vaste contour
D'un horizon superbe éclairé d'un beau jour;
Sur la tranquillité de ces plaines fertiles,
Sur ces hameaux exempts des passions des villes,
Sur ces sites heureux, et ces aspects touchants
Qu'étale en ces lointains l'immensité des champs?
Accourez avec moi, vous, peintres, vous, poètes,
Palès réclame ici vos luths et vos palettes:
Savants, abandonnez vos asiles secrets;
Vous, belles, vos réduits; et vous, grands, vos palais;
Venez tous avec moi sur ces monts de verdure
Rendre hommage au printemps, et bénir la nature.

La Chimie.

Il fallut séparer, il fallut réunir,
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô Circé bienfaisante!
Qui sur l'être animé, le métal et la plante,

Règnes depuis Hermès, trois sceptres dans la main;
Tu soumets la nature et fouilles dans son sein;
Interroges l'insecte, observes le fossile;
Divises par atôme et repétris l'argile;
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Du corps que tu dissous moteurs universels:
Distilles sur la flamme en philtres salutaires
Le suc de la ciguë et le sang des vipères;
Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques
Fais sortir quelquefois des tonnerres magiques;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon, s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

La paix des Champs, et l'agitation des Villes.

Propice agriculture, art des premiers humains,
L'homme a trop dédaigné la tâche de ses mains;
Mais, en quittant le soc que guidoient ses ancêtres,
Il a payé bien cher l'oubli des soins champêtres.
Loin du bruit des combats, loin d'un féroce honneur,
Sous un abri de chaume il trouvoit le bonheur.
La terre, à ses besoins prodiguant ses largesses,
Faisoit germer pour lui d'innocentes richesses.
Il avoit pour trésors des grottes, des ruisseaux,

Des fontaines, des lacs et de riants coteaux,
La force, la santé, le sommeil sous un hêtre,
La paix, la paix du cœur, fruit du travail champêtre,
Une table frugale et ses enfants autour,
Compagnons de sa peine, et doux objets d'amour.
Quel insensé quitta ces demeures tranquilles,
Pour grossir un vain peuple assemblé dans les villes,
Pour courir en esclave aux portes des palais
Mendier le coup-d'œil d'un tyran sous le dais?
Quel barbare mortel reforgea pour la guerre
Le fer qui dans nos mains fertilisoit la terre,
Chassa le laboureur d'un champ riche et fécond,
Que hérissa bientôt la ronce et le chardon;
Au lieu des blonds épis éleva dans les plaines
Les panaches flottants des légions hautaines,
Et dans le choc pressé de tant de bataillons,
Par des ruisseaux de sang inonda les sillons!

Le Jour des Morts.

Entendez-vous ces sons mornes et répétés,
Retentissant autour de nos toits attristés?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines

Ce fragile tissu de moments limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.
Quels enclos sont ouverts! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races!
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le temps et la mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre!
Le nombre ici n'est rien, la foule est solitaire.
Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossements,
Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents?
Ah! si du sort commun que ce lieu nous retrace,
Le spectacle fatal nous saisit et nous glace,
Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
Eveille en nous de peine et répand de douleur!
L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes;
Sur un frère chéri la sœur verse des larmes;
La mère pleure un fils frappé dans son printemps,
Et sur qui reposoit l'espoir de ses vieux ans.
Pour vous qui les versez ces pleurs sont chers encore,
De vos gémissements l'humanité s'honore;
Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt,
Leur sort fut de mourir, et le jour n'est qu'un prêt.
Qu'est-ce que chaque race? une ombre après une ombre.
Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre,
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous:
Une autre vie, ô temps, se dérobe à tes coups.
Mortel, jusques aux cieux élève ta prière;
Demande au Tout-Puissant, non pas que la poussière

Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os;
Ce n'est point là que l'homme a besoin de repos;
Et l'âme, qui du corps a dépouillé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

ROUCHER.

J. A. Roucher, littérateur et poète, né à Montpellier le 22 février 1745, mort à la fin de juillet 1794 sur l'échafaud révolutionnaire, est auteur du poëme des *Mois*, divisé en douze chants, qui offre quelques beautés au milieu de tous les défauts du genre descriptif.

FRAGMENTS DU POÈME DES MOIS.

Le Printemps et les Fleurs.

Du milieu de cette île, un berceau toujours frais
Monte, se courbe en voûte, et s'embellit sans frais
De touffes d'aubépine et de lilas sauvage,
Qui, courant en festons, pendent sur le rivage.
Plus loin ce même enclos se transforme en verger,
Où l'art négligemment a pris soin de ranger
Les arbustes nombreux que Pomone rassemble:
Autour d'eux je vois naître et s'élever ensemble,
Et des plantes sans gloire et de brillantes fleurs;

Un amoureux zéphyr en nourrit les couleurs,
L'iris de la Tamise échappe au sein de l'herbe,
Et brille sans orgueil au pied du lis superbe.

. . . . . .

. . . . . .

L'œillet au large front, la pleine renoncule,
Le bluet qui, bravant l'ardente canicule,
Emaillera les champs de la blonde Cérès;
Le chevrefeuille ami de l'ombre des forêts,
Le sureau, le lilas, l'épaisse giroflée,
L'églantier orgueilleux de sa fleur étoilée,
De ce beau labyrinthe émaillent les détours.
Ici le frais muguet se marie aux pastours,
Là, du jasmin doré la précoce famille
Brille avec le rosier à travers la charmille.
Ne dois-je toutefois célébrer que l'essaim
Des fleurs dont cet enclos a diapré son sein?
Prés, bocages, forêts, vallons, roches sauvages,
Fontaines et ruisseaux, sur leurs moites rivages,
Tous les lieux visités des zéphyrs inconstants,
Nourrissent aujourd'hui les filles du printemps.

La Chasse du cerf.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares:
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,
Près de porter la guerre au monarque des bois,

En rapide aboiement font éclater leur voix.
Ennemis affamés que les veneurs devancent,
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent,
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repose,
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose.
Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,
Se forment en deux corps sur les ailes rangés.
Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne; on s'écrie, on s'élance,
Et soudain comme un trait, meute, coursiers, chasseur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair;
Il déserte son gîte; il court, vole et fend l'air,
Et sa course déjà, de l'aquilon rivale,
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle.
Mais les chiens plus ardents vers la terre inclinés,
Dévorant les esprits de son corps émanés,
Demeurent sans repos attachés à sa trace;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrâce!
L'animal est surpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en son agilité,
Par la feinte et la ruse il défend sa foiblesse;
Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse,
Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,

Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.

Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs;
Sa trace est reconnue; enfin dans ces déserts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile :
Il ne reverra plus ce spacieux séjour
Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,
Laissoient à ses plaisirs une vaste carrière :
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
Et les murs et les champs, et les bois et les monts.
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,
Et la meute avec lui déjà touche la rive.
Le premier, dans les flots il s'élance à leurs yeux :
Avec des hurlements les chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, et l'ouvrent à la nage.

Cependant un nocher devance leur abord,
Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,
Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête,

Il tombe; le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
L'enflamme de fureur; l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures
L'aboyant ennemi dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain; hélas! trop convaincu
Que, foible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines alarmes,
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes:
Ses larmes ne sauroient adoucir son vainqueur.
Il détourne ses yeux, se cache; et le piqueur,
Impitoyable et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène.
Il expire, et les cors célèbrent son trépas.

Respect des Romains pour les Morts.

Des sépulcres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père, évoquant l'ombre sainte,
Ce peuple, enveloppé de sombres vêtements,
Trois fois se promenoit au fond des monuments,
Y brûloit de Saba les parfums salutaires,
Et couronnoit enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne où reposoient les restes précieux.

Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touchoit peu, je le sais, une froide poussière

Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivants;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages,
Ramenoient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressailloit ranimé,
Et l'on aimoit encor ce qu'on avoit aimé.
Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Du voile de la mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère enlevée en sa fleur
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :
J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes;
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.

Astre des nuits, je veux à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau!
Guide-moi... Vain espoir que mon cœur se propose!
Hélas, trop loin de moi cette cendre repose!
Ma mère! Oh! si mon œil revoit le bord chéri
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge,
Je vone à ton sépulcre un saint pèlerinage;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs,
Et, courbé sur ta tombe, y répandre des pleurs!

VERS

Qu'il mit au bas de son portrait qu'il avoit fait faire le jour même de son exécution, pour l'envoyer à sa femme et à ses enfants.

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un savant crayon dessinoit cette image,
On dressoit l'échafaud, et je pensois à vous.

MONTJOURDAIN.

. . . . . Montjourdain mourut sur l'échafaud révolutionnaire; ce fut peu de temps avant d'être traîné à la mort qu'il composa la pièce que nous donnons ici.

ROMANCE.

L'heure avance où je vais mourir,
L'heure sonne et la mort m'appelle;
Je n'ai point de lâche désir,
Je ne fuirai point devant elle;
Je meurs plein de foi, plein d'honneur,
Mais je laisse une douce amie,
Dans le veuvage et la douleur!
Ah! je dois regretter la vie!

Demain mes yeux inanimés
Ne s'ouvriront plus sur tes charmes;
Tes beaux yeux à l'amour fermés,
Demain seront noyés de larmes;
Le froid glacera cette main
Qui m'unit à ma douce amie;
Je ne vivrai plus sur ton sein!
Ah! je dois regretter la vie!

Si dix ans j'ai fait ton bonheur,
Garde de briser mon ouvrage,
Donne un moment à la douleur;
Donne à la raison ton bel âge.
Qu'un aimable époux à son tour
Vienne rendre à ma douce amie
Des jours de paix, des nuits d'amour;
Je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi,
Des lieux où la vertu sommeille
Je ferai marcher avec moi
Un songe heureux qui te réveille;
Puisse encore la volupté
Ramener à ma douce amie
L'amour aux bras de la beauté!
Je ne regrette plus la vie.

Si le coup qui m'attend demain
N'écrase pas mon triste père,

Si l'âge, l'ennui, le chagrin,
N'enlèvent pas ma tendre mère;
Ne les fuis pas dans ta douleur,
Reste à leur sort toujours unie,
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur,
Ils aimeront encor la vie.

AUBERT.

LE LIVRE DE LA RAISON.

Lorsque le ciel, prodigue en ses présents,
Combla de biens tant d'êtres différents,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison*.
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devoit tous conduire à la vertu;
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots, et rien de plus;
La jeunesse, beaucoup d'abus;
L'âge suivant, des regrets superflus;
Et la vieillesse en déchira les pages.

Le Miroir.

Un miroir merveilleux et d'utile fabrique,
Où se peignoit par art le naturel des gens,
Attiroit, au milieu d'une place publique,
Les regards de tous les passants.
J'ignore chez quel peuple; il n'importe en quel temps.
Chacun glose à l'envi sur ce tableau fidèle.
Arrive une coquette : elle y voit traits pour traits
Ses petits soins jaloux, et ses penchants secrets :
Sans mentir, voilà bien le portrait d'Isabelle !
Présomption, désirs, mépris d'autrui : c'est elle,
C'est son esprit tout pur, je la reconnois là.
Le joli miroir que voilà !
Et combien je m'en vais humilier la belle!
Un petit maître succéda,
Et la glace aussitôt présente pour image
Beaucoup d'orgueil, et fort peu de raison.
Parbleu! je suis ravi que l'on ait peint Damon,
S'écrie, en se mirant, l'important personnage;
Et je voudrois que, pour devenir sage,
De ce miroir malin il prît quelque leçon.
Après ce fat vint un vieil Harpagon
D'une espèce tout-à-fait rare.
Il tire une lunette, et se regarde bien;
Puis ricanant d'un air bizarre :
C'est Ariste, dit-il, ce vieux fou, cet avare,

Qui se feroit fouetter pour accroître son bien;
J'aurois un vrai plaisir à montrer sa lésine,
Et paîrois de bon cœur cette glace divine,
Si l'on me la donnoit pour rien.
Mille gens vicieux, sur les pas de cet homme,
Tour-à-tour firent voir la même bonne foi;
Chacun d'eux reconnut dans le brillant fantôme,
Qui l'un, qui l'autre, et jamais soi.
Tout homme est vain, tout homme aime à médire:
On riroit moins des traits de la satire,
Si la présomption dont naquit le dédain
Entre eux et nous ne mettoit le prochain.

BOISSARD.

L'HISTOIRE.

La capitale d'un empire
Que le glaive du Scythe achevoit de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du sauvage vainqueur éblouissoit la vue.
D'un prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admiroit surtout la superbe statue.
On lisoit sur le monument:
A très-puissant, très-bon, très-juste et très-clément,

Et le reste; en un mot l'étalage vulgaire,
Des termes consacrés au style lapidaire.
Ces mots en lettres d'or frappent le conquérant;
Ce témoignage si touchant
Qu'aux vertus de son roi rendoit un peuple immense,
Ému le roi barbare; il médite en silence
Sur ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais;
Long-temps de ce bon prince il contemple les traits.
Il se fait expliquer l'histoire de sa vie.
« Ce prince, dit l'histoire, horreur de ses sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste patrie.
Devant son joug de fer il fit taire les lois;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme
Qui sert si bien les rois,
Et fit le premier pas vers l'affreux despotisme. »
Tel étoit le portrait qu'à la postérité
Transmettoit l'équitable histoire.
Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire.
Pourquoi donc, si l'histoire a dit la vérité,
Par un monument si notoire
Le mensonge est-il attesté?

Sa majesté sauvage étoit bien étonnée.
« Seigneur, dit un des courtisans,
Qui durant près d'un siècle à la cour des tyrans
Traîna sa vie infortunée,
Seigneur, ce monument qui vous surprend si fort,
Au destructeur de la patrie

Fut érigé pendant sa vie...
On fit l'histoire après sa mort. »

LE BAILLY.

LES MÉTAMORPHOSES DU SINGE.

Gille, histrion de foire, un jour par aventure,
Trouva sous sa pate un miroir:
Mon singe au même instant de chercher à s'y voir.
« O le museau grotesque! ô la plate figure!
« S'écrie-t-il, que je suis laid!
« Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes grâces:
« Laisse-moi le lot des grimaces;
« Je te demande au reste un changement complet. »
Jupin l'entend et dit : « Je consens à la chose,
« Regarde : es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe étoit déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage et beaucoup son caquet;
Mais il n'a pas tout vu : Peste la sotte mine
« Que me donne Jupin; le long bec que voilà!
« J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme:
« Donnez-moi vite une autre forme. »
Par bonheur en ce moment-là

Le seigneur Jupiter étoit d'humeur à rire :
Il en fait donc un paon; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane, et s'admire;
Mais las! il voit ses vilains pieds;
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le Dieu, commence à se lasser :
« Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
« Et vais de chaque état où tu viens de passer
« Te conserver le caractère :
« Mais aussi plus d'autre prière;
« Que je n'entende plus ton babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être.
Et qu'en fait-il? un petit maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

Le Chameau et le Bossu.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenoit un jour
Un chameau du plus haut parage;
Il étoit fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermoient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louoit un air soumis.

Un magistrat aimoit son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté,
Ne cessoit d'applaudir à sa sobriété.
Un bossu vint, qui dit ensuite :
— Messieurs, voilà bien des propos;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite ;
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence;
Qu'il paroît léger sous ce poids !
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance ! —
En riant du bossu, nous faisons comme lui;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge,
Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer, fait son éloge.

Le Sage et le Conquérant.

Sorti vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitoit les états
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard accompagnoit ses pas;
Sage, qui ne le flattoit pas;
Mais on vantoit son talent oratoire.
Et l'adroit conquérant l'admettoit à sa cour,
Espérant le charger un jour

Du soin d'écrire son histoire.
Epuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux,
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête :
C'étoit jadis une vaste cité
Qu'embellissoient les arts, enfants de l'opulence;
Mais en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'étoit plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;
Là que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire! Ils sont partout écrits.
—Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossements épars :
Vainement j'y cherche la gloire. »

ESMENARD.

Joseph-Alphonse Esmenard, né à Pelisane, en Provence, en 1770, doit sa réputation au poème de la *Navigation* qui renferme des beautés du premier ordre, surtout dans le genre descriptif. Esmenard est mort d'une chute, au mois de juillet 1811. On lui doit encore, entr'autres ouvrages, les paroles *du Triomphe de Trajan*, et celles *de Fernand Cortez* (en société avec M. Jouy.)

LA PRIÈRE DU SOIR

A bord d'un Vaisseau.

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter!
Il s'éloigne, et Vesper commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonier fidèle
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers.

Entre l'homme et le ciel sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages:
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Epure leur hommage, et console leurs maux,
« Dieu créateur! dit-il, toi dont les mains fécondes,
« Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;
« Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
« De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
« Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes,
« Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,
« Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
« Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?
« Par des vœux suppliants nos alarmes t'implorent;
« Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;
« Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi:
« La force et la vertu ne viennent que de toi.
« Daigne remplir nos cœurs; éloigne la tempête;
« Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
« Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
« Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
« Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
« Appellent le respect et la foi dans tes temples! »
Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs:
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautoniers émus répètent les accents,

Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
L'Océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Eternel.

L'Égypte.

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi, dont la gloire, assise au milieu des ruines,
Etonne le génie et confond notre orgueil;
Egypte vénérable, où, du fond du cercueil,
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères;
C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères
Dont rien ne dirigeoit le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportoit en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissoit tes moissons,
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel Océan sembloient former les îles;
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissoient leurs rameaux;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie,
Sans ses sables brûlants sentoit filtrer la vie;
Et, des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottoient sur la terre d'Isis.
Le foible papyrus, par des tissus fragiles,

Formoit les flancs étroits de ces barques agiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissoient l'Egypte en parcourant ses bords.

Mais, lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenoit vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlants et les épis dorés
S'emparoient à leur tour des champs désaltérés,
Alors d'autres vaisseaux, à l'active industrie
Ouvroient des aquilons l'orageuse patrie.
Alors, mille cités que décoroient les arts,
L'immense pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnoient le rivage.
Dans les sables d'Ammon, le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnoit les déserts.
O grandeur des mortels! O temps impitoyable!
Les destins sont comblés: dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Egypte offrit à l'étranger.

La Pêche de la Baleine.

L'ancre mord les glaçons, vieux enfants de l'hiver.
Les monstres bondissants sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ses sombres rivages,
Et le phoque timide, et les morses sauvages,
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,

Le Batave a du pôle enseigné le chemin,
Et qu'il poursuit encor sous la glace éternelle;
Voilà les ennemis que son courage appelle!
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,
Sur les flots apaisés, s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs d'une haleine puissante
Le colosse animé que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt. Sans trouble, sans terreur,
Sur un esquif léger le nautonier s'élance;
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant,
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.

Soudain la mer bouillonne en sa masse ébranlée;
Un sang épais se mêle à la vague troublée;
D'un long mugissement l'abime retentit:
Dans des gouffres sans fond le monstre s'engloutit;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvements:
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourments:
Rien ne peut les calmer. Le fer infatigable,
Image du remords qui poursuit le coupable,
La perce, la déchire, et, trompant son effort,
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ses antres glacés sur l'écume de l'onde

Elle remonte encore, et vient chercher le jour.

Le fil qui se replie annonce son retour;
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle,
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant.
Il paroît : mille coups irritent sa vengeance :
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs.
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.
Malheur au nautonier, dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportoit ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!
Tout s'éloigne, tout fuit; la baleine expirante
Plonge, revient, surnage; et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants :
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.

LAUJON.

Pierre Laujon, membre de l'Académie française, né à Paris en janvier 1727, mort dans cette ville en 1811, avait été l'ami des Piron, des Collé et des Panard, et fut apres eux le coryphée et le doyen des chansonniers. Son opéra de *Sylvie* est estimé.

LES REGRETS DE L'ABSENCE.

AIR : *Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!*

En vain dans ces asiles
Le plaisir suit mes pas;
Est-il des jours tranquilles
Pour qui ne vous voit pas?
Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Mes compagnes fidèles
Font redire aux échos,
Mille chansons nouvelles,
Pour adoucir mes maux;

Mais votre voix touchante
M'a trop fait retenir
Ce refrain qu'elle chante :
Que n'ai-je, en l'écoutant, perdu le souvenir!

Ici tout me rappelle
Ce jour délicieux
Où l'amitié fidèle
S'enchaîna de vos nœuds;
De votre heureux exemple
Les cœurs sembloient jouir;
Vous êtes loin du temple!
Que n'ai-je, en les voyant, perdu le souvenir!

Notre bonheur extrême
Se peignoit dans vos yeux;
Vous répétiez, vous-même,
Nos refrains et nos vœux;
Et votre sœur charmante
Vouloit vous prévenir;
Bonheur qui me tourmente!
Que n'ai-je, en le perdant, perdu le souvenir!

La douceur séduisante
Dirigeoit tous vos pas;
La vertu caressante,
N'en a que plus d'appas;
Ces précieuses larmes

Qu'on ne put retenir,
M'ont offert trop de charmes!
Que n'ai-je, en les voyant, perdu le souvenir!

Souvent un songe aimable
Me retrace vos traits;
Cette erreur agréable
Assoupit mes regrets;
Mais jaloux d'un mensonge
Le jour vient m'en punir;
Le bonheur n'est qu'un songe!
Que n'ai-je, en l'éprouvant, perdu le souvenir!

Oui, cette nuit encore,
J'ai cru voir mille cœurs
A l'envi faire éclore
Et des vœux et des fleurs;
C'étoit pour votre fête;
J'allois les prévenir;...
Le jour luit; et m'arrête!...
Que n'ai-je, en le voyant, perdu le souvenir!

L'INGÉNUE.

AIR : *De M. L***.*

Vous me grondez d'un ton sévère,
D'avoir, malgré votre leçon,
Ce matin, dans notre maison,

Reçu, même éconté Valère;
Il reviendra ce soir, je crois;
Maman, grondez-moi pour deux fois.

Je devois fuir le téméraire,
Pour agir selon vos désirs;
Mais quand on ne sent que plaisirs,
Comment bien marquer sa colère?
Il reviendra ce soir, je crois;
Maman, grondez-moi pour deux fois.

Le nom d'amour, qui m'effaronche,
Il me le fait si bien goûter,
Qu'on jureroit à l'écouter,
Qu'il est innocent dans sa bouche;
Il reviendra ce soir, je crois;
Maman, grondez-moi pour deux fois.

En vain contre un amant si tendre
De vos leçons je veux m'aider;
Il sait l'art de persuader,
Mieux que vous ne savez défendre;
Il reviendra ce soir, je crois;
Maman, grondez-moi pour deux fois.

LA PETITE DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

AIR : *De la bonne Aventure.*

Mon œil n'entrevit jamais
De sinistre augure;
Je veux que sur mes secrets,
Ma gaîté rassure,
Je ne sus jamais blesser ;
Mon plaisir est d'annoncer,
La bonne aventure,
An gai,
La bonne aventure.

Trop jeune encor pour flatter,
Je fuis l'imposture;
Je me borne à présenter
La vérité pure;
Et je vois, sans trop chercher,
Les yeux où va se nicher,
La bonne aventure,
Au gai,
La bonne aventure.

L'horoscope est quelquefois
Peint sur la figure;
Avec lui joli minois
Porte son augure;

Je ne fais que l'annoncer;
C'est à l'amour à fixer,
La bonne aventure,
Au gai,
La bonne aventure.

Beautés que de ses bienfaits
Combla la nature,
Cherchez-vous quelque succès,
Que l'Amour n'assure!
Et des cœurs faits pour jouir,
Fondent-ils, sur l'avenir,
La bonne aventure,
Au gai,
La bonne aventure?

Jadis chez nos bons Gaulois,
(Gens pleins de droiture),
L'Amour exerçoit ses droits,
Sans mésaventure;
Leur prêchant l'art d'oublier,
Plutôt que de publier
La bonne aventure,
Au gai,
La bonne aventure.

Nos Messieurs *à sentiment*,
Par qui tout s'épure,

Bien mieux de ce Dieu charmant
Tracent la peinture;
Car ils ont l'air d'afficher,
Qu'on ne sait plus qu'ébaucher,
La bonne aventure,
An gai,
La bonne aventure.

BOUQUETS DES SAISONS.

LE PRINTEMPS.

AIR : *De M. L***.*

LE mois de mai vient de paroître,
Paré des faveurs du Printemps;
Les jours sereins, qu'il fait renaître,
Portent l'ivresse dans nos sens;
Tout nous dit dans la nature,
« Profitez bien du plaisir!
« On ne peut trop tôt saisir
« Un bien que le temps nous mesure! »

Flore, qui veut régner, rappelle
Tout son petit peuple de fleurs;
Quand l'aurore s'éloigne d'elle,
C'est toujours en versant des pleurs.
Tout nous dit, etc.

L'astre du jour sèche les larmes
Qui de Flore baignoient le sein;
Lui dit, « pressé de voir vos charmes,
« Je me suis levé plus matin. »
« Tout nous dit, etc. »

Ce dieu dit sans cesse à l'aurore :
« Vous qui fuyez quand je vous vois,
« N'occupez pas trop long-temps Flore !
« Vous passez toujours avant moi ! »
Tout nous dit, etc.

Il est tout fier, quand il s'éveille,
De voir qu'il gagne, chaque jour,
Quelques minutes, que la veille
Donnoit de moins à son amour.
Tout nous dit, etc.

Au fond du cœur Flore suppute,
(Les déesses comptent parfois),
Qu'en joignant minute à minute,
Tout fera nombre au bout du mois.
Tout nous dit, etc.

On voit la feuille qui se penche,
Pour couvrir deux moineaux heureux,
Qui, bec à bec, sondent la branche
Qui doit bientôt porter leurs œufs.
Tout nous dit, etc.

L'ÉTÉ, OU LE SOLEIL ET CÉRÈS.

AIR : *De M. L***.*

CHANTONS le règne de Cérès
Et du Dieu qui la rend féconde,
Ce Dieu qui n'éclaire le monde,
Que pour y compter ses bienfaits!
De vous en tracer la peinture,
Ma muse n'ose se flatter;
Mais ce jour invite à chanter
Le bienfaiteur de la nature.

Heureux mortels! sur nos travaux
S'il a fait briller l'espérance;
Le Printemps fuit, l'Été s'avance;
De vrais biens vont payer nos maux;
L'éclat du Dieu qui nous éclaire,
S'accroît quand la moisson mûrit;
On croiroit qu'il ne s'embellit
Que des biens qu'il vient de nous faire.

Occupé de régler le jour,
Soleil! ta bienfaisance accueille
Jusqu'à ce ver qui, sur la feuille,
Meurt des fruits qu'il donne à l'amour;
Son espoir, en perdant la vie,
Est qu'un des rayons de tes feux

Ira bientôt chercher ses œufs
Qu'en mourant l'amour te confie.

Rien ne distingue ces épis;
Voyez voler l'oiseau fidèle
Droit à la touffe qui recèle
Et sa compagne et ses petits;
Pour leur ménager la pâture,
On diroit que l'astre du jour,
Dans cet instant, cède à l'amour,
L'honneur d'éclairer la nature.

Soleil, tes rayons bienfaisants,
Font voir au moissonneur avide
Cette perdrix, mère timide,
Qui ne craint que pour ses enfants;
Tu retiens la faux meurtrière!
La nature jouit en paix;
Et t'applaudit des bienfaits
Qu'elle ne doit qu'à ta lumière.

Tu réchauffes ces tourtereaux
Que ce couple amoureux fit naître,
Couple heureux, qui leur sert de maître
En les guidant sur ces rameaux:
Avec une ardeur mutuelle
Le cœur donne et prend la leçon;
Et c'est ainsi qu'à la raison
L'instinct peut servir de modèle.

Au mois qui mûrit la moisson,
Rome donna le nom d'Auguste;
La France, au prince le plus juste,
Dans ce mois choisit un patron :
Sur les bords qu'arrose la Seine;
Ainsi qu'au siècle des Césars,
Un même jour permet aux arts
De fêter Auguste et Mécène.

L'AUTOMNE.

AIR : *De M. L***.*

DEUX auteurs unis par le zèle,
Pour vous redoublent de transports,
Rien n'est si charmant que l'accord;
Ici tout en sert de modèle :
On sait que les muses sont sœurs;
Qu'en frères leurs enfants se traitent!
Les saisons trouvent des douceurs,
Dans les secours qu'elles se prêtent.

Le printemps fait croître la feuille,
Pour que l'Été puisse, à nos yeux,
Mûrir, sans brûler de ses feux,
Les fruits que l'Automne recueille;
L'Automne, pour servir l'Hiver,
Chaque jour quitte sa parure;

L'Hiver, pour le Printemps qu'il sert,
Laisse reposer la Nature.

Dans le jus que l'Automne apprête
Enivrons ici la raison!
Faisons honneur à la saison
Qui s'embellit de votre fête!
Quel jour plus cher à nos désirs,
Et plus fait pour chanter l'Automne,
Qu'un jour, où des mains des plaisirs
On boit le nectar qu'il nous donne!

L'Automne suspend la balance
Où Thémis pèse les humains;
Et rend les plaisirs souverains
Des arbitres de l'innocence;
L'amour, qui veut les engager,
Sous des fleurs leur cache sa chaîne,
Pour se réserver de juger,
De leur bonheur ou de leur peine.

Ce ruisseau, chéri des dryades
Dont il répétoit les attraits,
Les voit, pour prix de ses bienfaits,
Le servir auprès des nayades;
Ces feuilles qui couvrent ses eaux,
Dérobent aux regards avides
Les plaisirs, les tendres assauts
Qu'il livre à des nymphes timides.

Vendangeurs que l'Automne appelle!
Je vois ses attraits dans vos yeux;
Mais le vieux Silène voit mieux
Les biens que la vigne recèle;
« C'est, dit-il, tout mon réconfort,
« Vendangez bien! point de paresse!
« Un cep passé fait toujours tort;
« Il est perdu pour la vieillesse. »

Vous qui fouliez l'herbe fleurie,
Foulez donc ce fruit précieux!
Songez qu'il ménage à nos vœux
Les derniers plaisirs de la vie!
Croyez, en pressant tour à tour
Ces biens qui nous donnent l'ivresse,
Que vous travaillez pour l'amour
Qui souvent obtient quand il presse!

Qu'un vieillard tremble, on croit sans doute
Que son âge affoiblit sa main?
Non : c'est qu'il aime tant le vin
Qu'il tremble d'en perdre une goutte;
Mais cet exemple, qui s'entend,
Peint ici plus d'un cœur sincère
Qui tremble de manquer l'instant
Qui peut le conduire à vous plaire.

L'HIVER.

AIR : *De M. L***.*

Au Printemps dérobons des fleurs !
Quand l'été vient leur éclat cesse;
A tous ses feux livrons nos cœurs !
Noyons nos regrets dans l'ivresse !
Chaque saison a des plaisirs;
L'Hiver en a malgré ses glaces;
Il flatte ici tous nos désirs,
En marquant la fête des Grâces.

L'Hiver les voit briller en vous,
Sous des formes toujours nouvelles,
Quand les talents vous suivent tous
Pour chercher en vous des modèles;
La saison qui vous fait briller
Nous flatte assez, pour oser croire
Qu'on me pardonne d'essayer,
Ici quelques vers à sa gloire.

Ce ruisseau qui suspend son cours,
Du sein de sa grotte profonde,
Voit les plaisirs et les amours,
D'un pied léger, braver son onde;
Soigneux d'en cacher le danger,
Aux yeux d'une beauté sévère,

Il sait rassurer le berger,
Quand le pied glisse à la bergère.

Tandis qu'en plaine de cristal
Il voit changer son onde pure,
Son repos, ce sommeil fatal
N'a rien dont le ruisseau murmure;
Du temps qui suspend ses travaux
Son cœur fait un plus doux usage,
En donnant ces jours de repos
A la nayade qui l'engage.

Jeune Driade en vain veut fuir
Faune dont elle craint l'audace;
Amour, qui cherche à la trahir,
Sur la neige a gardé sa trace :
Fondre les glaces des Hivers,
Est le moindre effet de sa flamme;
Fuit-on l'amour dans les déserts,
Lui qui sait aller jusqu'à l'âme!

Ce pâtre que l'hiver des ans
Fait respecter dans son ménage,
Jouit, en voyant ses enfants,
D'un bien qu'on ignore à leur âge;
Leurs caresses, qui chaque jour
Egarent son âme ravie,
Lui font oublier que l'amour
Est le premier bien de la vie.

C'est l'Hiver qui sèche les pleurs
Que Mars coûtoit à la Nature;
Quand le sang coule sur les fleurs,
N'éclipse-t-il pas leur parure?
Si des enfants, pour un laurier,
Déchirent le sein de leur mère,
Elle renaît, quand le guerrier
Ne fait sa moisson qu'à Cythère.

De l'éclat brillant des beaux jours,
Nuit, vous dédommagez le monde;
Vous donnez la paix aux amours;
Sur vous tout leur espoir se fonde :
L'heureux berger voit, dans les cieux,
Hâter l'instant de son étoile :
Le plaisir même est plus heureux
Quand vous lui prêtez votre voile.

Nuit, dont j'ai tracé les attraits,
Si l'image a pu vous en plaire,
Ah, daignez cacher ces portraits,
Sous votre voile tutélaire!
La critique a les yeux ouverts;
Par pitié fermez sa paupière!
Le plaisir qui dicta ces vers,
Craint que le jour ne les éclaire.

L'AVEU PASTORAL OU LE SONGE.

AIR : *Mes trois Femmes étoient veuves.*

L'IMAGE de ce qu'on aime
En tous lieux toujours nous suit.
A vos pieds, cette nuit même,
Par l'amour j'étois conduit;
En songe on est téméraire,
Je vous appris mon tourment;
Ne vous fâchez pas, bergère!
L'aveu s'est fait en dormant.

Votre œil étoit moins farouche
Qu'il ne l'est en ce moment;
J'attendois de votre bouche
Le retour le plus charmant;
Morphée en fit disparoître
Le plaisir, par mon réveil;
Mais l'amour me dit : « Le traître
« Est jaloux de ton sommeil. »

Pour le prix d'un long martyre
Un songe a comblé mes vœux;
Belle Eglé, faites m'en lire
La vérité dans vos yeux!
Si votre rigueur m'étonne,
L'amour me rassure un peu;

Et je vous connois trop bonne
Pour faire mentir un Dieu.

COLIN ET COLETTE,

OU

LA JOURNÉE CHAMPÊTRE.

AIR : *Pour voir un peu, pour voir un peu comment ça fra.*

Un matin je vis du hameau
Partir et Colin et Colette;
Ensemble ils menoient leur troupeau
Paître sur l'herbe nouvelette;
Ils avoient tous deux même ardeur...
Mais, monseigneur! mais monseigneur!
N'ayez pas peur!

Colin marchoit d'un air calin;
Colette étoit vive et légère;
La crainte accompagnoit Colin;
Le plaisir suivoit la bergère...
Je ne dis rien de sa fraîcheur,...
Non, monseigneur! non, monseigneur!
N'ayez pas peur!

Tous deux ne comptoient que seize ans;
Mais (comme on diffère à cet âge!)

Des plus doux objets du printemps
Colette goûtoit mieux l'image;
Colin sentoit parler son cœur...
Mais, monseigneur! mais, monseigneur!
N'ayez pas peur!

Arrivés à peine au verger,
Colin dit à la bergerette :
« Nos troupeaux semblent se chercher;
« Faisons comme eux! répond Colette; »
Colin s'approche avec rougeur...
Mais, monseigneur! mais, monseigneur!
N'ayez pas peur!

Au moment où l'astre du jour
Embrase tout ce qu'il éclaire,
Colette sentoit que l'amour
Suivoit de même sa carrière;
Mais l'amour n'éclairoit qu'un cœur;...
Oui, monseigneur! oui, monseigneur!
N'ayez pas peur!

« Colin, dit-elle, mon troupeau
« Cherche l'eau, paît sous le feuillage;
« Si tu veux, sous ce verd nouveau,
« Tous deux nous trouverons l'ombrage?... »
Ils n'y cherchoient que la fraîcheur;
Oui, monseigneur! oui, monseigneur!
N'ayez pas peur!

Colin fuit avec l'embarras
D'un cœur que trop d'ardeur arrête;
Il trembloit d'avancer un pas;...
(Un premier amour est si bête!)
Il suivoit pourtant son bonheur...
Mais, monseigneur! mais, monseigneur!
N'ayez pas peur!

« Vois ce rossignol amoureux!
« Vois, dit Colette, comme il chante!
« C'est, dit Colin, qu'il est joyeux;
Rien ne le gêne... Il se contente. »
Un autre eût chanté de bon cœur...
Mais, monseigneur! mais, monseigneur!
N'ayez pas peur!

Lasse de compter des heureux
Plus que Colin n'en pouvoit croire,
La bergère, en levant les yeux,
Lui dit : « Savez-vous quelque histoire?
« Je n'en sais point, dit-il, par cœur;... »
Oui, monseigneur! oui, monseigneur!
N'ayez pas peur!

Par hasard passoit un seigneur
Qui lorgne, examine, et s'arrête;
Il s'avance et dit : « Mais j'ai peur
« De déranger un tête à tête; »

Colette dit avec rougeur :
Non, monseigneur! non, monseigneur!
N'ayez pas peur!

Colin, étourdi de frayeur,
Fuit en pleurant; le seigneur reste :
Ce seigneur étoit un conteur,
Sachant des histoires de reste;
Colette jugea le trompeur;
Oui, monseigneur! oui, monseigneur!
N'ayez pas peur!

Ce seigneur étoit très-ardent;
Il fait l'aveu, le suit, le presse;...
Mais la bergère, en le quittant,
Dit : « Trop de timidité blesse;
« Mais trop oser nuit au bonheur... »
Oui, monseigneur! oui, monseigneur!
N'ayez pas peur!

La bergère sort du bosquet;
Colin, qu'un instant vient d'instruire,
Obtient sa grâce; en voit l'effet...
Comment? Il n'a pas dû le dire :
Le vrai plaisir n'est point jaseur;
Non, monseigneur! non, monseigneur!
N'ayez pas peur!

LE CALENDRIER DE VÉNUS, VOLÉ PAR L'AMOUR.

CHANSON POUR UNE FÊTE DE SAINT-PHILIPPE.

AIR : *Dedans Paris il est venu.*

Vénus rioit avec l'amour,
Qui toujours rêve à quelque tour;
L'enfant, fripon de son métier,
Lui vola son calendrier;
Soudain il règle à sa manière
Toutes les fêtes de Cythère;
Vénus a beau lui dire : « Holà,
Que fais-tu là? »
Le petit volontaire lui dit :
Chez vous, je veux, j'entends,
Faire la pluie et le beau temps.

Les plus longs et les plus beaux jours,
Sous sa plume sont les plus courts;
Du calendrier il rayoit
Vieilles fêtes qu'on y voyoit;
Est-ce ici, dit-il, qu'on révère
Patrons du temps de ma grand'mère?
Qu'à ces héros du temps passé,
Il soit laissé,

Pour honneurs de la guerre,
Le don de parler aux enfants,
Et de la pluie et du beau temps!

Quand à Philippe il arriva:
Je connois, dit-il, ce nom-là;
On le porte, on le portera;
On le fête, on le fêtera;
Il ne peut qu'orner la légende
De la jeune et joyeuse bande;
Je sais qui porte ce nom-là.
Son grand-papa [1]
Chez moi le recommande;
Son *Daphnis* apprit aux amants
D'où vient la pluie et le beau temps.

C'est moi qui lui donnai l'éveil
De chanter l'abus du sommeil;
A mesure qu'il le prouvoit,
A Cythère l'on l'inscrivoit:
Oui, sur les plaisirs, Epicure
N'éclaira pas mieux la nature;
Et, le vieux chantre du bon ton,
Anacréon,
De bonne foi m'assure,
Qu'il n'a pas mieux, dans son printemps,
Chanté la pluie et le beau temps.

1 Auteur du roman de Daphnis et Chloé.

Mon fils, je ne te bonde plus;
« Arrange tout, lui dit Vénus;
« L'enfant qui nous ouvre les cieux,
« Doit se connoître en bienheureux.
« Qu'entre nous l'aigreur se dissipe;
« Mais toi, qui parles de Philippe,
« Sais-tu qu'on le fête aujourd'hui?
« Ouvre pour lui
Les sources d'Aganippe!
Bon! répond-il; chez les Talents
Il fait la pluie et le beau temps.

BARJAUD.

J. B. Barjaud, né à Montluçon, cultivait la poésie avec succès. Poète et guerrier tour à tour, il servit avec un zèle égal la patrie et les muses. Il était à peine âgé de vingt-six ans, lorsqu'il fut atteint à Leipsick (1813), d'un boulet de canon qui lui enleva les deux jambes et mit fin à ses jours. Ce jeune poète avait déjà publié un poëme *d'Homère* et quelques odes. Il a laissé inédits vingt chants d'un poëme de Charlemagne qui devait en avoir vingt-huit; nous en donnons ici un fragment extrait des *Tablettes romantiques.*

LES DIEUX SCANDINAVES.

. . . . . Le redoutable Odin
Apparoît sur son char, une lance à la main:

Debout, guidant l'essor de deux coursiers rapides,
Il s'approche écartant de ses lèvres livides
Un crâne ensanglanté, coupe affreuse où la mort
A versé l'hydromel, nectar des Dieux du nord.
Tyr agite en marchant un javelot fidèle,
Qui reconnoît la voix du Dieu qui le rappelle,
Retourne vers la main prompte à le diriger,
Siffle et court de nouveau dans le sang se plonger,
Près de lui Thor balance une énorme massue,
Que son bras vigoureux lève et tient suspendue,
Et Balder le plus beau de tous les Dieux du nord,
Balder, en déployant la grâce de son port,
Incline un front charmant et laisse à l'aventure
Flotter en boucles d'or sa blonde chevelure:
Un arc d'argent se courbe et brille dans sa main;
La flèche retentit dans son carquois d'airain.
Plus loin, toujours frappé d'une aveugle démence,
L'horrible loup Fenris ouvre sa gueule immense,
Qui pourroit à la fois toucher le front des airs
Et le dos écumant de la plaine des mers.
Il dévore en espoir dans sa rage profonde
Le soleil expirant sur les débris du monde;
Plus loin, rampe et se glisse en replis tortueux,
L'affreux serpent d'Asgard dragon impétueux,
Qui du couchant aux lieux où l'aurore commence,
S'élève, s'arrondit et forme un cercle immense;
Il l'élargit encore, et cet orbe mouvant,
Dont la voûte des cieux presse l'émail vivant,

Laisse voir dans son centre une tête hideuse
Qui s'alonge en dardant sa langue venimeuse.

FONTANES.

Louis, marquis de Fontanes, né à Niort en 1762, s'est placé par des essais malheureusement trop rares, au premier rang de nos orateurs et de nos poètes. Les hautes fonctions qui lui furent confiées ne lui laissaient que fort peu de loisir pour la culture des lettres, et ce fut pour elles une véritable perte. Son *Eloge de Washington* est une des plus belles productions de l'éloquence française. Ses vers pleins d'harmonie et d'élégance, se distinguent encore par un goût pur et éminemment classique. « La mélodie des paroles, a dit M. Villemain, s'y confond avec l'émotion de l'âme, et l'on croit entendre au loin quelques sons à peine affaiblis de la lyre de Racine. » Le marquis de Fontanes est mort le 17 mars 1821. Il était membre de l'Académie française et pair de France. Il avait été sénateur et grand-maître de l'Université sous le régime impérial.

LA CHARTREUSE DE PARIS.

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés,
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques!
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques

Où venoit Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour, et d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis,
Vante après cent hivers la grandeur de Louis!
Je préfère ces lieux où l'âme moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissants j'aime à m'ensevelir;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,

Des enfants de Bruno ne troublent point l'asile;
Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstants,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères.
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères;
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux!
Quel préjugé funeste à des lois si rigides
Attacha, dites-vous, ces pieux suicides?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin;
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain;
Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh bien! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux :
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour?
C'est l'airain qui du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
Redit en longs échos : Songe au dernier moment.
Le son sous cette voûte expire lentement;
Et quand il a cessé l'âme en frémit encore.
La méditation qui, seule dès l'aurore,

Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil,
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain sur la pierre a tracée.
O tableaux éloquents! oh! combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles,
Les approches du soir, et ces ifs attristés,
Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone;
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts,
Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort!

Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse,
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil;
Le jour meurt, la nuit vient: le couchant moins vermeil,
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout-à-coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis [1];

[1] Le Luxembourg.

Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux,
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière,
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je? Écoutons : sous ces voûtes antiques,
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la religion, le front voilé, descend;
Elle approche : déjà son calme attendrissant
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Vous dit tout bas : Mon fils, viens ici, viens à moi,
Marche au fond du désert : j'y serai près de toi.

Maintenant du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde,
S'agiter les humains que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths, se disputoient le sceptre des Césars.
La force étoit sans frein, le foible sans asile :
Parlez, blâmerez-vous les Benoît, les Basile,
Qui loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,

Ouvrirent au malheur des refuges sacrés?
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
Oh! que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur!
C'est là qu'ils se cachoient, et les chrétiens fidèles,
Que la religion protégeoit de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvoient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osoit plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je? accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ses lieux saints l'oppresseur désarmé,
Venoit demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitoient l'ermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitents fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices;
Mais leurs austérités ne sont point sans délices;
Celui qu'ils ont cherché ne les oublira pas;
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venoient reposer sous ton ombre chérie;
Prophétique Jourdain, ils erroient sur tes bords,
Et vous qu'un roi charmoit de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière!
Cet antre protégeoit leur paisible sommeil;

Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil;
Ils chantoient l'Éternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout-à-coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte, au nom du ciel, un message de paix.
Et cependant leurs jours n'étoient point sans orages.
Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyoit sous le cilice et de cendre couvert,
Les voluptés de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçoient son austère sagesse.
Peut-être comme lui déplorant sa foiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.

Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères;
En vain le repoussant de ses regards austères,
La pénitence veille à côté d'un cercueil;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil;
Au Dieu consolateur en pleurant il se donne;
A Comminge, à Rancé, Dieu sans doute pardonne;
A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs?
Qui n'en sait les amours, qui n'en plaint les malheurs?
Et toi dont le nom seul trouble l'âme amoureuse,
Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui, sans prononcer de vulgaires serments,
Fis connoître à l'amour de nouveaux sentiments;
Toi que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,

Héloïse! à ton nom quel cœur ne s'attendrit?
Tel qu'un autre Abeilard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin d'un monde volage,
L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge!
Ces vénérables tours qu'alonge vers les cieux
La cathédrale antique où prioient nos aïeux;
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
Là tout m'en parle encor [1]; là revit ta mémoire.
Là du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
On dit même en ces lieux, par ton ombre chéris,
Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hymenée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
Cette lettre éloquente où brûle ton amour:
Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins, son feu s'accroît encore.

Mais que fais-je, imprudent? quoi! dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré
Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes!
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés
L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas: *Dieu*, l'*enfer*, la *vengeance*.
Partout est la rigueur, nulle part la clémence.

[1] Héloïse vivoit dans le cloître Notre-Dame; on y voit encore la maison de son oncle, le chanoine Fulbert.

Cloître sombre! où l'amour est proscrit par le Ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel;
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée.
L'imagination vers tes murs élancée,
Chercha leur saint repos, leur long recueillement;
Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma foiblesse.
Toutefois quand le temps qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs,
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
Dans ces moments plus doux, et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins;
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentiments retracés dans ces vers.

FRAGMENTS DE DIVERS POÈMES.

La Consécration de l'Hostie.

O moment solennel! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui dans l'antiquité,

Symbole du soleil et de l'Éternité,
Luit devant le Très-Haut jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel
Et de jeunes beautés qui sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux;
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or, l'immortel Séraphin,
Aux pieds de Jehova, chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre,
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre,
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

L'Origine de l'Astronomie.

Cependant vers l'Euphrate on dit que des pasteurs,
Du grand art de Kepler rustiques inventeurs,
Etudioient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquoient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravoient sur la pierre; et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savoient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau:
Cette fille des cieux illustra le hameau.

On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char
Qui parcouroit au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
Dans les champs étoilés la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le belier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier?
Ses mœurs ne changent point, et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.

Les Mondes.

Tout passe donc, hélas! ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps;
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connoître :
Ils ont eu des Pascal, des Leibnitz, des Buffons.

Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,

Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connoissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montoient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empirée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars,
Et sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes:
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!

Les Alpes, le Jura, etc., ou les grandes Images de la Nature.

Trop vaine ambition! Ah, peut-être comme eux
J'admire la nature en ses sublimes jeux!
Mais, si je veux jouir de ses grandes images,
Je m'écarte, je cours au fond des lieux sauvages.
Alpes, et vous, Jura, je reviens vous chercher!

Sapin du Mont-Envers, puissiez-vous me cacher!
Dans cet antre azuré que la glace environne,
Qu'entends-je! l'Avéron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et menace à jamais
Ceux qui tentent l'abord de ces âpres sommets.
Plus haut l'aigle a son nid, l'éclair luit, les vents grondent;
Les tonnerres lointains sourdement se répondent.
L'orgueil de ces grands monts, leurs immenses contours,
Cent siècles qu'ils ont vus passer comme des jours,
De l'homme humilié terrassent l'impuissance:
C'est-là qu'il rêve, adore ou frémit en silence.
Et lorsqu'abandonnant ces informes beautés,
Qui reposent bientôt les yeux épouvantés,
J'entrevis ces vallons, ces beaux lieux où respire
Un charme que Saint-Preux n'a pu même décrire;
Quand de l'heureux Léman je découvris les flots,
Oui, je crus qu'échappé des débris du chaos,
L'univers, tout à coup naissant à la lumière,
M'étaloit sa jeunesse et sa beauté première.

Les Vues propres au Verger.

Daignez aux habitants de la ferme voisine
Accorder un chemin à l'abri des chaleurs.
Que les jeunes enfants croissent parmi vos fleurs!
Près de vous, loin de vous, l'œil charmé se promène:

Contemplez ces lointains, ces coteaux, cette plaine.
Quand avril reparoît, quand le jour renaissant
Se glisse à travers l'ombre, et l'efface en croissant,
La féconde génisse abandonne l'étable,
Mugit, et, du hameau nourrice inépuisable,
Broutant jusqu'à la nuit un gazon ranimé,
Grossit le doux trésor de son lait parfumé.
L'œil la suit dans ces bois, dans ce noir labyrinthe,
Où de ses pieds pesants s'approfondit l'empreinte.
Là sont des laboureurs, et dans le gras vallon,
Penchés sur leur charrue, ils ouvrent un sillon.
Tandis que les brebis, qui paissent confondues,
Vous présentent de loin, aux rochers suspendues,
D'un nuage argenté l'immobile blancheur,
A vos pieds se promène un robuste faucheur;
L'herbe tombe et s'entasse en monceaux divisée;
Souvent frémit la faux sur la pierre aiguisée.
Peindrai-je dans les champs les moissonneurs épars,
Les gerbes, à grands cris, s'élevant sur les chars,
Et les folâtres jeux que la vendange amène?

Les Fleurs et le Jardin des Plantes.

Multipliez les fleurs, ornement du parterre;
Oh! si la fable encor venoit charmer la terre,
Ces fleurs reproduiroient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,

Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un Dieu;
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu;
Penche-toi sur les eaux pour l'admirer encore.
D'un éclat varié que l'œillet se décore!
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs;
Que sous l'herbe, en tous lieux, ta pourpre se noircisse
Et que la giroflée en montant s'épaississe!
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir,
A la jeune bergère on aime à les offrir:
Elle rend un sourire; hélas, belle Rosière,
D'autres, amis des mœurs, doteront ta chaumière;
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.
O fleurs! en tous les temps égayez ma retraite;
Et, plus heureux que moi, puisse un autre poète
Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs!
L'amour, dont vos parfums enflammant le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire.
O fleurs! qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices:

Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin ;
Les zéphirs précurseurs du soir et du matin,
Les zéphirs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.
Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où, calme et solitaire,
La science à toute heure ouvre son sanctuaire.
Que de fois, en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce Dieu par l'Egypte adoré,
Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblème!
Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
Et ses prêtres savants, bienfaiteurs des mortels.
Là, je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens! tour à tour entraîné
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savants qu'a formés leur génie :
Ils partagent entr'eux la nature infinie;
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô Vérité, tu veux qu'on te contemple;
Le Sphynx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
Le divin Esculape, égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères

Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires;
La fille du printemps ne les refuse pas,
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.

Ainsi donc, que les fleurs, charme de vôtre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile!
A l'entour, un essaim bourdonne sourdement;
C'est là que pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encor où gémit Aristée;
C'est là qu'on rit par fois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poème romain.

La Bible.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré?
Il charmoit à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Sembloit, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portoit Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.

Imitez cet exemple, orateurs et poètes:
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,

Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Eden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle, l'homme naît; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire; ô terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Eternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.

Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Egypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!
Tu n'es plus. O revers! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage,

Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermoit un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté?
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes?

Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois;
Saül règne; il n'est plus; un berger le remplace:
L'espoir des nations doit sortir de sa race:
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Levi,
Et du temple éternel venez marquez l'enceinte.

Cependant dix tribus ont fui la Cité sainte.
Je renverse, en passant, les autels des faux dieux;
Je suis le char d'Elie emporté dans les cieux;
Tobie et Raguel m'invitent à leur table:
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé racontoit l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.

Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre!
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre?
Toi qui pleurois, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants;
Esdras et Machabée, et ses fils triomphants
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

Apologie de la Fable.

Tempé, séjour célèbre, ô magique vallon!
Où l'eau de Sperchius, d'Amphrise et de Pénée,
D'ombrages immortels rouloit environnée.
L'Olympe en tes bosquets vit errer tous ses dieux;
Pan qui sut animer des joncs mélodieux;
Diane au carquois d'or, déesse bocagère,
Qui, la flèche à la main, de sa robe légère
Nouoit sur le genou les replis ondoyants;
Les Sylvains couronnés de rameaux verdoyants,
Les Nymphes qui sans art, les mains entrelacées,
Dansoient aux sons joyeux de leurs voix cadencées;
. . . . . .
Cérès aux blonds cheveux, et le Dieu des orgies,
Bacchus au front vermeil, ceint de grappes rougies;
Et cette déité, charme de l'univers,

Vénus, qui de Lucrèce inspiroit les beaux vers.

Mais c'en est fait : le chêne oublia ses oracles;
Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles.
Ils ne sont plus ces jours, où chaque arbre divin
Enfermoit sa Dryade et son jeune Sylvain,
Qui versoit en silence à la tige altérée
La sève à longs replis sous l'écorce égarée.
Pourquoi n'êtes-vous plus, rêves attendrissants?
Dès que l'amour des vers charma mes premiers ans,
J'appris avec transport ceux de l'aimable Ovide,
Poète mensonger dont l'enfance est avide.
Devant le laurier vert tendrement incliné,
Triste, je saluois les mânes de Daphné;
Et, touché de son sort, je passois en silence
Près de cet arbre en deuil qu'un vent léger balance,
Qui monte en pyramide élancé dans les airs,
Et croît, ami des morts, sur les tombeaux déserts;
Je pleurois le trépas du jeune Cyparisse.
Lorsqu'un chêne m'offroit son ombre protectrice
Lorsque je reposois sous un tilleul assis,
Nommant avec respect Philémon et Baucis,
Si j'obtiens, me disois-je, une épouse fidèle,
Je veux que Philémon soit un jour mon modèle;
Qu'elle imite Baucis! et tous deux puissions-nous
Mourir au même instant, comme ces deux époux!

Le Jour des Morts à la Campagne.

Malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affoibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux!
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmoit encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en seroit-il plus doux?
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien auprès des morts j'oubliois les chimères!
Ils réveilloient en moi des pensers plus austères.

Quel spectacle! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément:
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent;
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,

Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle.
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adoroit,
Que son cœur pour époux se choisit en secret;
Son cœur promet encore de n'être point parjure.

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettoit un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleuroit aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochoit le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachoit ses bras.
Ici, des laboureurs, au front chargé de rides,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,
Venoient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandoit la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassoient tour à tour une tombe récente.
C'étoit celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans; il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désoloit nos contrées,

Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleuroit trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissoit la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendoit le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine;
Deux mois dans nos climats la hideuse famine
Courut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyoient le monstre affreux menacer leur asile.
Ils pleuroient sur leur fils: leur fils dormoit tranquille.
O courage! ô vertu! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs:
Soldat il prend le glaive, il s'exile loin d'elle;
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
A sa femme, à son fils, se hâtoit d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime,
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint alors, il revit son hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contient les eaux rebelles.

Que de fois il calma les naissantes querelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins.
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui déroule en silence
Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritois sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regards et nos vœux.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

TOME SIXIÈME.

Malfilatre. . . . . Pag. 1
Rosset. 43
Masson de Morvilliers. 47
Léonard. 51
Trudaine. 87
Villette (le marquis de). 88
Lemierre.. 103
Roucher. 146
Monjourdain. 152
Aubert. 154
Boissard. 156
Le Bailly. 158
Esmenard. 162
Laujon. 168
Barjaud. 191
Fontanes. 193

FIN DE LA TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES POÈTES

QUI COMPOSENT CE RECUEIL.

A.

Aceilly (d').	Tome III, 1
Adam (maître).	II, 177
André (le petit père).	II, 40
Arnaud (d').	V, 83
Assoucy (d').	II, 112
Attaignant (l'abbé de l').	V, 47
Aubert.	VI, 154
Aubigné.	I, 246
Aurigny.	I, 23
Auvray.	I, 277

B.

Baïf.	I, 128
Balze.	V, 125
Barbe.	V, 175
Barjaud.	VI, 191

Belleau. Tome I, 119
Benserade. III, 52
Berquin. V, 183
Bertaut. II, 20
Birague. I, 70
Blin de Sainmore. V, 170
Bois-Robert. II, 75
Boissard. VI, 156
Bonnard. V, 267
Bordes. V, 120
Bouchet (Jean). I, 36
Bouchet (Réné). I, 262
Brébeuf. II, 158
Brodeau. I, 22
Bussy-Rabutin. III, 92

C.

Calages (Marie de Pech de). I, 282
Callier. I, 239
Cassaigne. III, 268
Cérutti. V, 73
Chapelain. II, 86
Chapelle. III, 148
Charles d'Orléans. I, 2
Charles IX. I, 244
Charleval. III, 75
Charpentier de Marigny. II, 83

Charpentier. Tome III, 94
Chassignet. I, 56
Chaussée (la). *Voy.* La Chaussée.
Chéron (mademoiselle). IV, 91
Chevreau. III, 86
Clotilde de Surville. I, 7
Colletet. II, 142
Collin. I, 21
Condamine (la). *Voy.* La Condamine.
Cottin. II, 113
Coulanges. III, 164
Cretin ou Crestin. I, 17

D.

Dalibray. I, 283
Danchet. IV, 206
Desmahis. V, 97
Desmarets Saint-Sorlin. II, 78
Desportes. I, 212
Desroches (mademoiselle). I, 226
Diderot. V, 63
Doublet. I, 236
Du Bartas. I, 198
Du Bellay. I, 102
Du Cerceau. IV, 148
Duché. IV, 229
Durant de la Bergerie. I, 39

E.

Esmenard. Tome VI, 162
Estoile (l'). *Voy.* L'Estoile.
Expilly. I, 261

F.

Faye (la). *Voy.* La Faye.
Ferrand. V, 37
Fentry. V, 64
Fontaine. I, 34
Fontanes. VI, 193
Fontenelle. IV, 145
Forcadel. I, 25
Forget. I, 273
Fourcroy. III, 114
François Ier. I, 54
Fresnaye (la). *Voy.* La Fresnaye.
Froissard. I, 1
Fulvy. V, 94
Fumars. V, 177
Furetière. III, 111

G.

Garnier. I, 208
Giraudière (la). *Voy.* La Giraudière.
Gombault. II, 219

Gomberville. Tome II, 98
Gournay (mademoiselle de). I, 265
Grévin. I, 150
Gueneau de Montbeliard. V, 94
Guy de Tours. I, 227

H.

Hamilton. IV, 73
Hénault (le président). V, 51
Héroët. I, 33
Hesnault. III, 69
Henri IV. I, 245

I.

Imbert. V, 265

J.

Jamin. I, 188
Jehan de la Peruse. I, 19

L.

Labé (Louise). I, 17
Laborde. V, 35
La Chaussée. V, 1
La Faye. IV, 217
La Fosse. IV, 226

La Fresnaye. Tome I, 284
La Girandière. I, 268
Lainez. IV, 400
Lalane. II, 174
La Monnoye. III, 271
La Roque. I, 241
La Sablière. III, 141
La Taille. I, 145
Lattaignant. *Voy.* Atteignant (l').
Laujon. VI, 191
Le Bailly. VI, 156
Le Loyer. I, 225
Lemierre. VI, 103
Lemonnier. V, 84
Le Moyne (le père). I, 286
Léonard. VI, 51
Le Pays. III, 266
Le Poulchre. I, 20
L'Estoile. II, 80
Lingendes. I, 266

M.

Malfilâtre. VI, 1
Malinger. V, 95
Malleville. II, 115
Marbœuf. I, 272
Marie Stuart. I, 207

Marnésia. Tome V, 156
Masson de Morvillers. VI, 47
Mathieu. I, 263
Maucroix. III, 94
Maynard. II, 1
Mellin de Sainct-Gelais. I, 45
Mermet. I, 156
Monnoye (la). *Voy.* Lamonnoye.
Moncrif. IV, 235
Montgaillard. I, 238
Montjourdain. VI, 152
Montplaisir. II, 231
Montreuil. III, 96
Motin. I, 288
Moyne (le). *Voy.* Le Moyne.
Murat (madame de). IV, 206

N.

Nivernais (le duc de). V, 82

O.

Orléans. *Voy.* Charles d'Orléans.
Orléans (le duc d'), régent. IV, 233

P.

Pannard. IV, 211
Papillon. I, 43

Pasquier. Tome I, 28
Passerat. I, 159
Patrix. I, 275
Pavillon. III, 205
Pays (le). *Voy.* Le Pays.
Pelisson. III, 115
Perrault. III, 140
Pezay. V, 270
Pibrac. I, 26
Picardet. V, 92
Poulchre. *Voy.* Le Poulchre.
Prépetit de Grammont. IV, 228

R.

Racan. II, 41
Ranchin. V, 93
Regnier Desmarais. III, 167
Riboutet. V, 33
Richer. V, 40
Rochemore. V, 57
Ronsard. I, 73
Roque. *Voy.* La Roque.
Rosset. VI, 43
Roucher. VI, 146
Roy. IV, 222
Rulhière. V, 193

S.

Sablière (la). *Voy.* La Sablière.
Sainmore. *Voy.* Blin.
Saint-Amant. Tome II, 164
Saint-Aulaire. IV, 71
Saint-Evremont. III, 88
Saint-Gelais. *Voy.* Mellin.
Saint-Pavin. III, 44
Saint-Sorlin. *Voy.* Desmarets.
Sanlecque. IV, 107
Sarrasin. II, 238
Saurin. V, 162
Scarron. III, 20
Scevole de Sainte-Marthe. I, 63
Scudéry. II, 233
Scudéry (mademoiselle). II, 236
Segrais. III, 117
Senecé. IV, 1
Sponde. I, 44
Surville. *Voy.* Clotilde de Surville.
Suze (madame de la). III, 90

T.

Tabourot. I, 201
Taille. *Voy.* La Taille.
Tanevot. V, 42

Théophile. Tome II, 65
Thomas. V, 131
Tressan. V, 58
Tristan l'Hermite. II, 100
Trudaine. VI, 87

V.

Vadé. V, 115
Valincour. IV, 120
Vergier. IV, 123
Vernes. V, 117
Villedieu (madame de). III, 270
Villette (le marquis de). VI, 88
Villon. I, 14
Voiture. II, 137

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n. 80.

FQ
1165
C45
t.6

Champagnac, Jean Baptiste Joseph
Poètes français

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY